

JOURNAL HELVETIQUE OÙ RECUEIL

DE

*Pièces fugitives de Littérature choisie; de Poésies
de Traits d'Histoire, ancienne & moderne, de
Découvertes des Sciences & des Arts; de Nou-
velles de la République des Lettres; & de di-
verses autres Particularités intéressantes & cit-
riennes, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

DÉDIÉ AU ROI.

MARS 1742.



A NEUCHÂTEL.
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

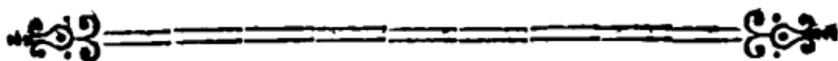
MDCCLII.

Avec Approbation.



JOURNAL HELVETIQUE, DÉDIÉ AU ROI.

MARS 1742.



SECONDE LETTRE

A Mr. BOURGUET, Professeur en Philosophie & en Mathématiques à Neuchâtel sur divers Points concernant le Culte des Dieux d'Egipte, & en particulier celui d'ISIS à Rome.

MONSIEUR

JUSTIFIER, come je crois de l'avoir fait dans ma précédente, que l'Inscription de LEAPIRIUS, entendüe de la maniere que vous l'avez expliquée, n'a rien qui ne convienne au Siècle de ROMULUS; c'est prendre une peine très-superflüe, s'il est vrai

○ a

que ce Siècle ne conoissoit point l'usage des Tables de Bronze. Mr. *Olivieri* prétend encore, malgré ce que vous avez répondu à l'endroit de *Denis d'Halicarnasse*, qui vous sembloit l'insinuer, que cet Historien en dit assez pour doner lieu de douter qu'un Bronze tel que celui dont il s'agit, puisse être de ce tems-là. Mais cette prétention, il ne l'établit que sur des inférences & des présomptions.

„ Il est difficile, *dit ce Savant*, de se per-
 „ suader que dans un tems où les Tables
 „ de Bronze n'étoient point, ou, si l'on
 „ veut presque point en usage, pas-même
 „ pour les affaires de quelque importance,
 „ ainsi qu'on peut s'en assurer par ce que
 „ dit *Tite-Live* du Traité, qui se fit entre
 „ *Tullus Hostilius* & ceux d'*Albe*, l'on eût fait
 „ graver sur un pareil Bronze, un Vœu
 „ d'aussi petite conséquence que celui de
 „ *Lerpirius*.

Ce raisonnement n'a de force qu'en supposant, 1^o. Que les Tables de Bronze n'étoient absolument point, & non pas seulement presque point, en usage du tems de Romulus. 2^o. Ou que si elles n'étoient pas employées par les Rois, ou les Magistrats pour les affaires publiques, elles ne pouvoient pas être employées par des Particuliers pour des affaires qui les touchoient. Or je ne puis passer

à Mr. *Olivieri* ni l'une ni l'autre de ces suppositions. La première, parce que c'est un fait dont je ne vois pas la preuve, & qu'il y a des Présomptions contraires: La seconde, parce que je ne trouve nulle Liaison nécessaire entre le Principe & la Conséquence.

Denis d'Halicarnasse est le seul Témoin qu'on cite pour autoriser la supposition du Fait, que les *Tables de Bronze* n'étoient point, ou presque point en usage du tems de *Tullus Hostilius*. Mais ce Témoin ne dépose point ainsi. Pour le bien comprendre, voyons quel est le sujet dont il parle, & lisons sa déposition entière.

Il ne se proposoit point d'apprendre à ses Lecteurs dans quel tems on comença à Rome de se servir de Tables d'Airain, pour y graver des Figures ou des Inscriptions. Il vouloit seulement rapporter la manière dont *Ancus Martius* rendit publiques les Règles prescrites par *Numa* pour les Sacrifices. Cela lui donna occasion de dire, en passant, que l'usage de graver ces Règles sur des Tables d'Airain, n'étoit pas encore introduit. Pour ne point charger ma Lettre de Grec, c'est en François qu'il y parlera par la Traduction du P. *Le Jai*.

„ *Ancus Martius*, dit-il, (a) manda
„ les Pontifes: Il reçût de leurs mains les

, Commentaires qu'avoit composé *Numa* sur
 , les Sacrifices : Il les transcrivit sur de gran-
 », des Tables, & les fit exposer dans la
 », Place publique pour en faciliter la Lectu-
 », re à tout le Peuple. Ces Tables ont été
 », ruinées par la longueur du tems, *parce-*
 », *qu'on n'avoit pas encore l'usage des Colonnes*
 », *d'airain*. On se contentoit de graver sur
 », des Planches de Chêne les Loix & les
 », Coûtumes qui concernoient le Culte Di-
 », vin.

Bornant, come je crois qu'on doit le faire, la Remarque de l'Historien au sujet auquel il la raporte, il ne dit pas pour nous, que Personne absolument n'avoit encore fait graver de Table d'Airain, pour quelque Usage civil ou religieux que ce puisse être.

La modification, *ou, si vous voulez, presque point*, que met Mr. *Olivieri* à l'assertion générale, que ces Tables n'étoient point en usage, marque qu'il admet quelque distinction dans le sens des termes de l'Historien. Il permet qu'on croie qu'il n'étoit pas sans exemple, que l'on eût déjà de telles Tables, quoi que ces exemples fussent en très-petit nombre. Il ne nous en faut pas d'avantage après les Remarques que j'ai faites dans ma première Lettre. Nous sommes en droit de dire, qu'il n'est point

improbable que *Lepirius* ait donné un de ces exemples, qui, peut-être, ne sont regardés come si rares, que parce qu'il est si peu parvenu jusqu'à nous de ces petits Monumens, dont les Historiens ne font pas mention.

Mais quand *Denis d'Halicarnasse* diroit bien précisément ce que la première supposition de Mr. *Olivieri* demande, il ne s'ensuivroit pas encore (c'est le défaut qu'il y a dans l'inference qu'il en tire) de ce que les Loix & les Traités ne se gravoient pas sur l'Airain du tems de *Tullus Hostilius*, qu'aucun Particulier n'eut rien fait faire de semblable, pour conserver la Mémoire de quelque Evenement qui l'interessoit, ou pour marquer sa vénération & sa réconnoissance aux Dieux, en remplissant le Vœu qu'il leur en auroit voué. Il n'est pas toujours sûr de conclure, que ce qui ne se pratique pas à l'égard des Règles du Culte Religieux, des Loix & des Traités publics, ne soit point mis en usage par des Particuliers. Pourroit-on assurer qu'aucun Athénien du Siècle de *Solon*, ne fit graver des Tables de Bronze pour quelque usage que ce fut, sur ce seul fondement, que les Loix de ce Législateur ne furent gravées que sur des Planches de Bois? On dementiroit *Suidus*, qui dit qu'*Acusilaüs* co-

pia des Généalogies d'après des Planches de Cuivre, qu'on disoit que son Père avoit trouvées dans un coin de sa Maison. *Acusilaüs* étoit Contemporain de *Cadmus*. Diroit-on, que, puisque les Loix de *Licurgue* ne furent pas rédigées par écrit, aucun *Lacédémonien* de son Siècle ne fit écrire, ni graver sur l'Airain, le Marbre, ou le Bois, quelque Evénement dont il souhaitoit que la Postérité fut instruite?

On raisoneroit, à mon avis, plus conséquemment si l'on disoit : L'usage de laisser sur le Bronze & sur le Marbre des Monumens de certains Evénemens remarquables en eux-mêmes, ou intéressans pour ceux qui y avoient eu part, étant commun en *Italie*, de toute ancienneté, particulièrement lorsque la Religion en étoit l'objet, ainsi que les *Monumens Etrusques* en font foi ; peut-on s'empêcher de croire que des Persones, qui étoient d'un rang distingué, & assez riches pour en faire la dépense, ne fissent point usage de ce moyen, pour conserver la Mémoire de quelques unes de leurs belles Actions, ou de quelque Acte de dévotion, qui doneroit une idée avantageuse de leur Piété ? Je ne saurois douter que les exemples n'en fussent très fréquens parmi les *Romains*, come chés les *Etrusques*, leurs Maitres en fait de Ré-

ligion. La superstition n'étoit alors, ni moins grande, ni moins prodigue, suivant les circonstances de ces tems là, qu'elle l'a été dans les Siècles postérieurs, où ces sortes de Monumens étoient si comun. Dès-là je ne trouve rien qui doive me faire soupçonner la Table de *Lerpirius*, d'être supposée, ou plus nouvelle de huit Siècles au moins, uniquement parce qu'elle est de Cuivre & gravée. Ce Métal, au contraire, à qui les *Etrusques* en particulier, & les Anciens en général, attribuoient des propriétés pour les Usages Religieux (a), qui le faisoient préférer à l'Or & à l'Argent, convenant mieux que toute autre chose, au but de *Lerpirius*, sert à écarter ces soupçons.

On ne conteste pas l'Antiquité des Monumens Etrusques, qui sont de ce même Métal. Il y avoit dans le nombre des nouveaux Habitans que *Romulus* reçut à Rome, assés d'*Etrusques* pour y porter cet Usage, supposé qu'il n'eut pas déjà été établi chés les *Latins*.

Mais ce n'est encore là que la plus foible Objection de Mr. *Olivieri*, contre l'Antiquité de ce Monument. Il l'attaque, dans la seconde, par des preuves positives, &

a Voyés *Macrob.* Saturn. .Ltb. V. Cap. XIX.

qui démontrent, selon lui, qu'il ne sauroit être Contemporain de *Romulus*.

Pour cela, après être convenu avec vous, *Monsieur*, que les Divinités que l'on y voit représentées sous les Noms d'APOLLON & de CLATRA, sont ISIS & OSIRIS ; il s'attache à prouver que ces Divinités Egiptiennes n'étoient, ni honorées, ni conües à Rome dans ces premiers Siècles. Ensuite, & come si ce n'étoit pas assés d'avoir justifié, come il le prétend, ce fait décisif, il porte l'exaëtitude jusqu'à entreprendre de prouver qu'il étoit impossible que les *Romains* d'alors conüssent les Dieux d'Egipte.

Aimant à m'épargner un travail superflu, j'ai comencé par le dernier Article, parce que, s'il m'avoit convaincu, je me serois assurément dispensé d'examiner le premier. Je suivrai ici ce même ordre naturel. Les preuves de Mr. *Olivieri*, n'en perdront rien de leur force.

„ Le Culte des Dieux d'une Nation,
 „ ne pouvoit, dit ce *Savant*, être porté
 „ ches une autre que par un long comer-
 „ ce entre elles, ou par la transplantation
 „ d'un grand nombre de Persones de l'u-
 „ ne, dans le Pais de l'autre. Or je sou-
 „ tiens, qu'il ne pouvoit non seulement
 „ être venu aucun Egiptien s'établir à Ro-
 „ me du tems de ROMULUS ; mais, de

„ plus , qu'il ne pouvoit y avoir aucun
„ Commerce entre *Rome* & l'*Egypte*. Passant
„ sous silence ce que je pourrois dire de
„ la Barbarie de ce tems là , de l'impossi-
„ bilité de pénétrer d'une Nation chés une
„ autre , du peu ou point de relation qu'el-
„ les avoient entr'elles ; je remarquerai
„ seulement ; qu'on fait que l'*Egypte* fut
„ fermée aux autres Nations , même aux
„ Grecs , jusques au tems de *Pfammethicus*.
„ Il n'étoit non plus possible d'y entrer
„ avant ce tems là , qu'il ne l'étoit pour nous
„ d'entrer dans la *Chine* jusqu'au pénul-
„ tième Siècle. D'où il est naturel de con-
„ clure , que si les *Egiptiens* n'avoient ni
„ Commerce , ni communication avec une
„ Nation aussi voisine d'eux , aussi policée,
„ & aussi puissante que la Grèce ; il n'est
„ point vraisemblable qu'ils en eussent avec
„ les *Italiens* , moins encore avec les *Ro-*
„ *main* , très éloignés de l'*Egypte* , alors bar-
„ bare , sans crédit , & sans puissance. Car
„ *Pfammethicus* étoit Contemporain de *Tul-*
„ *lus Hostilius* , troisième Roi de *Rome*.
„ Ainsi , suposer que du tems de ces deux
„ Princes , le Culte des Dieux d'*Egypte* fut
„ en usage à *Rome* ; c'est suposer qu'il y
„ avoit eu quelque Commerce entre l'*Egypte*
„ & *Rome* , avant *Pfammethicus*. *Tite-Live*
„ raisonoit de la même manière pour ré-

„ futer l'erreur où bien des Gens étoient ,
 „ que *Pithagore* avoit enseigné *Numa*. Quand
 „ on fupoferoit, dit cet *Historien*, que *Pi-*
 „ *thagore* eut vécu du tems de *Numa*, co-
 „ ment auroit-il pû attirer des Difciples
 „ d'un País fi éloigné, ou par quel moïen
 „ auroit-il pû passer au travers de tant de
 „ diférens Peuples, pour arriver chés les
 „ *Sabins* ? *Pithagore*, ajoûte *Mr. Olivieri*,
 „ enseignoit cependant en *Italie* même ;
 „ qu'auroit dit *Tite-Live*, si ce *Philofophe*
 „ eut été *Egyptien*, & s'il eut falu qu'il fut
 „ venu d'*Egypte* en *Italie*.

D'autres moïens que les deux qui fervent de principe à ce raisonnement de *Mr. Olivieri*, ont porté le Culte des Dieux d'une Nation chez une autre, & précifément celui des Dieux d'*Egypte*, presque par toute la Terre (a) C'est le premier défaut de sa preuve. Elle en a un fecond, qui n'est pas

a Je n'ai lû qu'après avoir achevé ces Lettres les deux belles Differtations de *Mr. l'Abbe de Fontenu* sur le Culte d'*Isis* dans la Germanie, inferees dans le Tome VII. des *Mém. de l'Academ. des Inscript. & Bell. Lettres de Paris*. Edit. d'*Amst.* La première de ces Pièces indique un si grand nombre de diférentes routes par lesquelles la conoissance des Dieux d'*Egypte* en general, & d'*Isis* en particulier, a pû & dû être portée en Espagne, dans les Gaules & en *Italie*, avant les tems de *Psammethicus*, que je n'aurois fait pour toute réponse sur cet Article, que renvoyer à cette savante Differtation, où l'on trouvera des détails dans lesquels mon Plan ne me permettoit pas d'entrer & qui ne laisseront aucun doute sur cette Question.

moins essentiel; C'est que le Fait, que l'E-gipte ait été tellement fermée à toutes les autres Nations avant *Psammetichus*, qu'aucun Etranger n'y fut entré, ne s'y fut établi, & n'eût conservé delà aucune relation avec sa première Patrie; qu'aucun Egiptien ne fut sorti, ou de son mouvement, ou par force, de son País natal, & n'eût fait d'établissement ailleurs; C'est, dis-je, que ce Fait, sur lequel néanmoins Mr. *Olivieri* conclut, n'est rien moins què certain, quoique Mr. *Jean-Baptiste Vico*, dans un Ouvrage qu'on cite avec éloge, l'ait posé avec bien d'autres Savans, sur le témoignage d'*Hérodote*.

Je dis premièrement, *Monsieur*, que l'énumération que donne Mr. *Olivieri* des moïens par lesquels le Culte des Dieux d'une Nation, passe chés une autre, n'est pas complète. Il la borne au Commerce direct & immédiat, & aux transplantations des Habitans respectifs, qui les font passer en droiture & tout de suite, de l'un des País dans l'autre. Qui ne fait cependant que divers autres moïens, tant ordinaires qu'accidentels, produisent le même effet, quoique plus ou moins promptement ou pleinement? Ne voit-on pas que des Peuples très éloignés les uns des autres, entre lesquels il ne paroît pas qu'il y ait eu de Commerce direct & immédiat, ont les mêmes

usages arbitraires en plusieurs choses, sans que l'un ni l'autre sache même de qui il les tient ? Ce sont les Peuples qui les séparent, qui ont emprunté de l'un & transmis à l'autre ces Coutûmes, de main en main insensiblement C'est ainsi que les *Pélasges* aiant ouï dire que les *Egiptiens* donnoient des Noms aux Dieux qu'eux mêmes invoquoient sans leur donner ni Noms ni Surnoms, consultèrent l'Oracle de *Dodone*, pour savoir s'ils devoient donner aux Dieux les Noms dont ces Barbares étoient les Auteurs. L'Oracle leur ordona de s'en servir. Ils le firent dès-lors, & ce fut d'eux que les Grecs les reçurent. *Herodote L. II.*

Ce n'est donc pas assez pour démontrer l'impossibilité de la communication du Culte d'un Peuple à l'autre, de soutenir qu'il n'y a point eu de Commerce immédiat entre ces Peuples, & qu'il n'est passé aucun Individu de l'un chés l'autre. Il faudroit outre cela prouver, qu'aucune autre des Nations, avec lesquelles l'un ou l'autre de ces Peuples, ou tous les deux, étoient en relation, soit par le voisinage, soit par quelque Commerce, n'a pû servir de canal, pour transmettre ces idées de l'un à l'autre. Or c'est ce que *Mr. Olivieri* ne prouve pas, & ne sauroit, je pense, prouver à l'égard des idées & du Culte des *Egiptiens*, par rapport

aux premiers Habitans de l'Italie , & par là même aux premiers Romains.

En éfet , il ne l'a point prouvé par l'endroit d'*Herodote* , sur lequel il fonde fa preuve. Cet Historien , loin de dire ce qu'il faudroit qu'il dit pour constater toutes ces circonstances , ne dit pas seulement ce que le Comentaire de Mr. *Olivieri* lui fait dire. En vérifiant ce que j'avance , je prouverai ce que j'ai dit , que le fait allégué par nôtre Critique , n'étant rien moins que certain , c'est un défaut essentiel dans son raisonnement , dont ce Fait est la Mineure

J'ai lû & relû les endroits d'*Herodote* auxquels on se raporte ici : Ils se trouvent à la page 95. du Grec de l'Edition d'*Henri Etienne* , dont je me fers. L'Historien y raconte la manière dont les *Egiptiens* disoient que *Psammetichus* étoit devenu Monarque de toute l'*Egipte*. L'Oracle de LATONE lui avoit prédit que des Homes d'Airain le vangeroient de la persécution des XI. autres Rois , qui régnoient en *Egipte*. Il arriva que des Pirates *Ioniens* & *Cariens* furent obligés d'aborder en *Egipte*. *Psammetichus* aprenant qu'ils étoient cuirassés , & couverts de Fer , ne douta point que ce ne fut d'eux dont l'Oracle vouloit parler : Il les reçut gracieusement , & fit un Traité avec eux. Ils le servirent si fidèlement , que l'Oracle

fut accompli. *Psammethius* les récompensa en leur faisant de bons Etablifsemens sur les Côtes de l'*Egipte*, proche de *Bubaste*. *Hérodote* remarque là dessus, que ces Grecs furent les premiers Etrangers dont la Langue fut différente de l'*Egyptienne*, qui s'établirent en *Egipte*.

C'est là tout ce qu'*Hérodote* fournit, qui fasse à la Question. Il ne dit pas que jusques alors l'*Egipte* eût été inaccessible à tous les Etrangers. Il ne dit pas que ces Grecs furent les premiers qui y eussent abordés, soit volontairement, soit par nécessité, comme ceux ci. Il dit bien dans la suite, que ces *Ionens* & *Cariens* comércèrent avec les Grecs; mais il ne dit pas qu'avant eux nul *Egyptien* n'avoit eu de Comerce direct ni indirect avec les Grecs.

Il semble pourtant que l'étonnement des *Egyptiens*, à la Vuë de ces Grecs couverts de fer, donne lieu de croire que c'étoit-là la première fois qu'ils en avoient vû. Pourquoi, dira-t-on, *Psammethis* auroit-il jugé que c'étoit eux que l'Oracle entendoit, s'il étoit arrivé d'autres fois en *Egipte*; des Grecs ainsi cuirassez? C'est, à mon avis, l'inférence la plus plausible qu'on puisse tirer du Récit d'*Hérodote* en faveur de l'Opinion de Mr. *Olivieri*. Mais cette inférence est elle incontestable? Les *Egyptiens* ne pourroient-ils pas avoir

avoir vû des Grecs Négocians, sans avoir vû jusqu'alors des *Pirates* armés en Guerre ? Ils avoient certainement vû bien des fois auparavant des Marchands *Phéniciens* & *Siriens*, comme je le prouverai plus bas. Ce n'étoit donc pas l'Etranger qui causa la surprise ; Ce fut sans doute l'Armure, toute nouvelle pour les *Egiptiens* : Car il se pourroit que ce fût dans ce tems-là que les *Cariens* comencèrent à mettre des Crêtes sur leurs Casques, à graver des figures sur leurs Boucliers, & à se servir de Courroïes de Cuir pour tenir le Bouclier, trois choses dont on leur attribue l'invention (a), & qui les firent paroître diférens de ceux qu'on pouroit avoir vûs auparavant en *Egypte*. Quoi qu'il en soit, il n'y a, selon moi, nul lieu de conclure de la narration d'*Hérodote*, que les Ioniens & les Cariens, dont-il s'agit, furent les premiers Etrangers, qui abordèrent en *Egypte*, & pûrent par-là, prendre & doner ensuite aux Grecs quelque conoissance de ce Pais-là, & de ses usages, tant Religieux que Civils. La Vie de Mr. *Jean-Baptiste Vico* écrite par lui-même (b) ; l'Extrait qu'il y done, de l'Ouvrage cité par Mr.

P

a Hérodote. Lib. I.

b Elle est inserée dans le Recueil du P. Calogère, intitulé *Racolta d'Opuscoli Scientifici & Philologici*. Tom. I.

Olivieri (a); & la manière dont feu Mr. *Le Clerc* a parlé (b) d'une autre production de ce Savant Italien, me font présumer qu'il aura répandu de nouvelles Lumières sur le Récit de l'Historien Grec: Mais jusqu'à ce que j'aie vû cet Ouvrage, que je n'ai pas, je ne saurois apercevoir dans ce Récit, autre chose que ce que j'ai dit. Je vais même plus-loin, & ne crains point de dire, que, supposé que je demeurasse convaincu par les raisons de Mr. *Vico*, qu'Hérodote doit être entendu là come il l'a établi, je n'en serois pas, pour cela, plus persuadé de la vérité des témoignages de cet Historien, parce qu'en ce cas là il se trouveroit en contradiction & avec lui même, & avec quelques Historiens non moins dignes de créance que lui. Vous l'allez voir, *Monsieur*.

C'est d'*Hérodote* que l'on tient que les Grecs aprirent des *Egiptiens*. par les *Pélasges*, ainsi que je l'ai fait observer plus-haut, les Noms des douze Grands Dieux. C'est de lui que l'on fait, que les Filles de Danaüs aporèrent d'*Egipte* en Grèce, le Culte de *Cérés*. C'est lui qui rapporte, que *Mélampe* avoit appris de *Cadmus*, [ou de ceux qui l'acompanèrent en Grèce] & enseigné aux Grecs à honorer *Bacchus*. C'est lui, qui nous a

a Il est imprimé à Naples en 1725. sous ce Titre: J. Principi d'una nuova Scienza intorno alla Natura delle Nazioni.

b Biblioth. Anc. & Mod. Tom. XIII. Art. VIII.

transmis la Tradition des *Perfes* sur l'Enlèvement d'IO, Fille d'INACHUS, Roi d'*Argos*, par des Marchands *Phéniciens*, qui émmènèrent cette Princesse en *Egypte*.

Tous ces Evenemens, plus anciens que le Siège de *Troie*, & par conséquent que *Psammetichus*, prouvent que l'*Egypte* étoit ouverte, au moins aux *Phéniciens* pour y entrer, & aux *Egyptiens* pour en sortir, long tems avant le Règne de ce Prince. *Hérodote* se seroit donc contredit lui-même, s'il eût assuré ailleurs, que ce ne fût que sous ce Règne qu'elle comença d'être conüe & accessible aux Etrangers.

Cet Historien, de plus, auroit contre son témoignage, ceux de divers autres.

Diodore de Sicile dit qu'ORPHÉE entra en *Egypte*, (a) y voyagea, & en rapporta quantité de conoissances, en sorte qu'il surpassoit en Science tous les *Grecs*, tant par rapport aux Initiations & à la Théologie, qu'à la Poésie & à la Musique. Le même Historien remarque ailleurs [b] qu'*Orphée* s'étant instruit en *Egypte*, des Cérémonies de la plûpart des *Mistères*, les indroduisit chés les *Grecs*.

L'on fait de *Josephe* (c) que c'est par les

a Diod. Sic. Lib. IV.

b Lib. I.

c Cont. Apion.

Phéniciens qui comerçoient en *Grèce*, que les *Grecs* aprirent à conoitre les *Egiptiens*. Ce Commerce, qui consistoit, come nous l'avons ouï d'*Hérodote*, à porter en *Grèce* les Marchandises de l'*Egypte*, demandoit que les *Phéniciens* y abordassent. Il se faisoit avant le tems de *Psammetichus*. Voilà donc, pour m'en tenir à ce petit nombre de preuves, qu'il ne seroit pas difficile d'augmenter; voilà, dis-je, des Etrangers à qui l'*Egypte* fut ouverte bien des Siècles plutôt que l'Epoque choisie par Mr. *Olivieri*.

Mais si ces *Phéniciens* & ces *Grecs*, qui voïageoient en *Egypte*, pûrent répandre dans la *Grèce* ce qu'ils y avoient appris, les *Egiptiens*, qui allèrent s'établir, soit dans l'*Asie Mineure*, soit dans la *Grèce* même, longtems avant *Psammetichus*, purent aussi y apporter avec eux leurs conoissances & leurs usages.

On fait qu'il sortit de l'*Egypte* en divers tems, avant cette Epoque de *Psammetichus*, un très grand nombre d'*Egiptiens*. Je puis doner ce nom aux *Pasteurs*, quoiqu'ils n'en fussent pas originaires. Un séjour de plus de cinq Siècles, naturalise bien un Peuple. *Misphragmutosis*, Roi de la *Haute Egypte*, les chassa de la *Basse*, après une longue Guerre; & ce Prince, ou son Successeur,

leur dona enfin la liberté de se retirer où ils voudroient Ils se jettèrent dans la *Palestine*, dans l'*Idumée*, dans la *Sirie* & dans la *Libie*; & de ces Contrées, un grand nombre se répandirent dans la *Grèce*, sous la conduite de *Lelex*, d'*Aezeus*, d'*Inachus*, de *Pelasgus*, d'*Æolus*, de *Cécrops* & de quelques autres. Quand on croiroit, selon le sentiment de *Perizonius*, (a) que ces *Pasteurs* étoient les *Israélites*, on ne sauroit contester pour cela, que quelques uns n'eussent adopté des usages & des superstitions de l'*Egippte*; Temoin *Jeroboam*, qui établit le Culte des *Egiptiens* dans le Roïaume d'*Israël* (b). Mais je trouve plus probable l'opinion que les *Pasteurs* étoient de ces *Cananéens*, qui s'enfuirent devant *Josué*. Feu Mr. *Newton* (c) avoit préféré ce sentiment aux autres conjectures qui se sont faites sur leur Origine: Quoi qu'il en soit, les Historiens *Grecs* (d) disent, que *Cadmus* & *Danaüs* conduisirent en *Grèce* les Principaux de ces Etrangers chassés de l'*Egippte*. Et voici une Observation du même Mr. *Newton*, sur les Usages que ces Colo-

P 3

a Origin. Egip. Cap. XIX.

b 1 Reg. Cap. XII. & XIII.

c Chronol. des Anc. Royaumes p. 213. & suiv.

d Diad. Sic. ex Hecataeo Milesio, ap. Phetung.

nies introduisirent parmi les Grecs. Les Phéniciens, dit-il (a), introduisirent parmi les Grecs & les Phrygiens, l'usage de mettre au nombre des Dieux les Hommes & les Femmes après leur Mort ; car je ne trouve aucun exemple dans la Grèce, d'Homme & de Femme mis après leur Mort, au nombre des Dieux, avant que Cadmus & Europe fussent venus de Sidon. L'Arrivée de ces Phéniciens ou Égyptiens, dans la Grèce, a précédé de près de treize cens Ans, le Règne de Psammethicus. C'est à eux, ou à de leurs Descendants, qu'est attribuée la Fondation de la plupart des principales Villes de la Grèce, tant Asiatique qu'Européenne. La Liste des Colonies Égyptiennes, qui s'y établirent, recueillie par le Chevalier Marsham (b), en contient les preuves. Les Villes d'Italie plus anciennes que Rome, doivent leur Fondation à des Colonies Grecques, descendues de ces Égyptiens. On en peut aussi voir les preuves dans le même Ouvrage de ce Savant Anglois (c). Dès-là pourroit-on croire que les premiers Habitans de Rome, Ville formée par des Gens rassemblés de tou-

a Chronol. des Grecs p. 168.

b Can, Chronich. p. 110. 121. 129. & 381. Edit. Francq.

c Pag. 540. seq.

tes les Parties de l'*Italie*, presque tous *Grecs* d'origine, n'eussent aucune conoissance des Dieux d'*Egypte*, adorés en *Grèce* par leurs Ancêtres ? Rien n'est moins probable en soi même, ni même plus oposé, come je crois l'avoir suffisamment montré, aux inférences que l'Histoire donne lieu de tirer à cet égard. Il s'en faut donc bien qu'il n'ait été impossible aux *Romains* du tems de *Romulus*, d'avoir quelque conoissance, par les *Grecs*, des Divinités originaires de l'*Egypte*. Je ne vai pas plus avant pour le présent. Quand il s'agira de voir si ces *Romains* ignoroient éfectivement ces Cultes étrangers, je justifierai qu'ils ne leur étoient point inconnus. Ce sera le sujet d'une Lettre suivante.

Du reste, si j'avois voulu soutenir que les *Italiens* avoient pû aprendre à conoitre ces Dieux par des *Egyptiens* même, j'aurois eu pour garants les Historiens, qui décrivent les Voïages d'*HERCULE*, & la Vénération dans laquelle *EVANDRE* voulut qu'il fut parmi les Latins. En prouvant qu'*HERCULE* & ses Compagnons étoient *Egyptiens*, ma preuve auroit été complete. Bien plus, j'aurois pû citer le séjour de dix Ans que fit *OSIRIS* dans l'*Etrurie*, où il régna pendant ce terme de tems, si l'on

324 JOURNAL HELVETIQUE

en croit des Auteurs Italiens (a). Mais ne voulant pas me servir d'Autorités contestables, ni anticiper sur la Question particulière, je laisse ces Articles là. Il vaut mieux suivre Mr. *Olivieri* pas à pas, que de sauter tout d'un coup aux preuves décisives. Ce que nous trouverons sur nôtre Chemin, ne sera pas indigne de nous arrêter. Je suis &c.

LAUSANNE LOUYS DE BOCHAT.
Le 25. Février 1742.

a Apud Bacelin. Rhœt. Sacr. & profan. p. 8. Ces Auteurs font Osiris le Vingtneuvième Roi des Etrusques,





ESSAIS DE CRITIQUE.

*DE LA NOUVELLE VERSION
des premiers Chapitres de l'Évangile de
ST. MATHIEU, selon l'Édition publiée
à Geneve l'An M. DCC. 'XXIX. En
continuation de la Lettre insérée au Jour-
nal Helvetique, de Février, pag. 132.*

ON n'a pas crû devoir relever tout ce qui auroit pû l'être dans la nouvelle Version de ces premiers Chapitres de St. MATHIEU. On s'est borné à ce qui frappe d'avantage, & on a passé sur ce qui auroit pû paroître à un certain ordre de Lecteurs, come tenant trop de la Minutie & de la Vétille. Nombre de Gens en éfet, envisagent sur ce pied là, & dédaignent tout ce qui ne regarde qu'une certaine exactitude & précision de Stile; ainsi l'on s'a-

tend encore au même jugement de leur part. sur quelques unes des Remarques que l'on donne ici ; ils diront qu'elles ne méritoient pas d'être faites, bien moins d'être rendues publiques.

Sans prétendre mettre à ces Remarques un grand prix, & en ne les donnant que pour ce qu'elles peuvent valoir, on croit cependant pouvoir se flater qu'elles ne feront pas tout à fait envisagées sur le même pié de tous les Lecteurs, & sur tout de Messieurs les nouveaux Traducteurs ; puis que leur Nouvelle Version, que l'on peut envisager elle même come une espèce de Critique des Versions précédentes, ne s'en éloigne pour l'ordinaire que dans des cas de cette nature, dans des choses que l'on pourroit également taxer de Minutie, & rarement quant au Sens & à la fidélité de la Traduction. Il est donc tout naturel qu'une Critique de cette nouvelle Version tienne du même genre : Que de même elle roule sur de l'important & sur du moins important, & qu'elle descende quelques fois jusques à ce qui, en soi-même, ne paroît que minutie & bagatelle.

Mais ne pourroit-on point dire aussi, que s'agissant d'un Livre tel que le Nouveau Testament, & voulant en donner une Version exacte, mais en même tems a-

traïante, & qui en rende la Lecture aimable, sans néanmoins en alterer la noble Simplicité, tout ce qui ailleurs paroîtroit bagatelle, devient important ici, & digne d'attention,

Au reste, come en faisant ces Remarques il est arrivé que telle qui paroïssoit d'abord fondée, a cessé de le paroître dans un second examen, & après quelques jours d'intervalle; tellement que l'on s'en est aussitôt desisté; il pouroit arriver de même que telle que le Lecteur rejetteroit d'abord, ne lui parût pas, dans une seconde lecture, indigne de toute attention.

Math, I. v. 20, Un Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, & lui dit : Joseph Fils de David, ne faites point de difficulté de prendre Marie pour votre Femme.

Aiant remarqué à cette occasion que l'on a préféré dans cette nouvelle Version du Nouveau Testament le *Vousoiement*, (qu'il me soit permis d'ajoutér ce mot à nôtre Langue; car puis qu'elle a déjà celui de *Tutoier*, pourquoi ne pourroit-on pas y ajoutér celui de *Vousoier*, mot si comode, & au défaut duquel on est réduit à se servir de toute une Périfraste;) aiant, dis-je, remarqué que l'on a préféré le vousoiement au tutoiement, je prens la liberté de dire

ici, que dans la Traduction de l'Écriture Sainte, il me paroît qu'il y auroit plus de dignité à emploier le tutoiement, lors que c'est la Divinité qui parle, ou Nôtre-Seigneur, ou les Anges, & à ne se servir du *vous*, que lors qu'il s'agit d'Homme à Homme. Il n'est pas naturel en éfet de suposer que Dieu, ni les Anges, en parlant aux Homes, voulussent se conformer en cela à la bisarerie de nôtre Langue, & cela d'autant plus que nôtre Langue n'exige pas absolument cette bisarerie. Je ne sais même si, lors qu'il est question des Homes des anciens tems, come c'est le cas dans toute l'Écriture, dans le Vieux Testament sur tout, je ne sai, dis-je, s'il ne conviendrait pas de garder le tutoiement, come assortissant mieux la Simplicité de leurs Mœurs & de leur Caractère. De très bons Ecrivains modernes pouroient m'autoriser en cela, s'il le faut; puisque lors que dans leurs Ouvrages, ils introduisent des Persans ou des Mahometans, discourant ensemble, ou s'entretenant par Letres, ils n'hésitent pas, quoi qu'en bon François, à les faire se tutoier réciproquement, & que cette manière plait au Lecteur. Bien plus: Je puis m'autoriser ici de toute la Nation Allemande, dont le Sufrage me paroît d'autant plus de poids, que, dans l'usage ordina-

re, ils rencherissent encore sur la prétendue politesse de la Langue Françoisé; puis que non contents de se servir du Pluriel au lieu du Singulier, ils emploient ordinairement la troisième Personne du Pluriel, où le François se contente de la seconde; ce qui parmi les Allemands seroit regardé comme une grande impolitesse, au moins envers des Persones à qui l'on doit des égards. Cependant, de tant de Traductions Allemandes qui se sont faites & qui se font tous les jours de la Bible, personne ne s'est encore avisé de changer le tutoiement, & cet usage ne les choque point.

Mais enfin, puisque l'on a trouvé à propos de se servir du vousoiement dans cette nouvelle Version, à la bonne heure; cela me paroît au fond assés indifférent; mais au moins auroit-il été convenable, d'y observer l'uniformité. Cependant *Math. VI.* & *Luc XI.* la Prière Dominicale y est énoncée par tutoiement, & toutes les fois que Nôtre Seigneur s'adresse à Dieu son Père, c'est de même toujours en le tutoiant. *Math. XI. 25. XXVI. 39. XXVII. 46. Luc XXIII. 46. Jean XI. 41. XVII.* Voilà aussi *Act. I. 24.* Et ce qui rend ce tutoiement de Nôtre Seigneur parlant à son Père, surprenant, c'est qu'en échange, lors que Dieu lui parle, on le lui fait vousoier:

Vous êtes mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. Marc I. & Luc III. Que si l'on dit qu'il y a plus de dignité de se servir du tutoiement en parlant à Dieu, on confirme en quelque sorte par là ce que j'ai dit dès le commencement de ma Remarque, qu'il y auroit plus de dignité lorsque Dieu ou les Anges parlent, de les faire parler en tutoiant.

Et puis qu'il est question de l'usage de la Langue, chacun sait que chez les François l'usage dans les Prières est de se servir du *Vous*, & non du *Toi*. Si les Réformés de France suivoient & suivent encore l'autre usage, c'est que, lors que l'on traduit la Bible en leur Langue, dans le tems de la Réformation, on y suivit le tutoiement par tout, en se conformant exactement à l'Original; & si dans la suite on n'y a apporté aucun changement, c'est plutôt par distinction d'avec les Catholiques, que par aucune autre raison.

S'il étoit des cas où l'on eut dû ne pas garder l'uniformité & où le *Toi* devenoit come indispensable, ce me semble, au lieu du *Vous*, c'est dans tous les cas où la Loi parle. *Math. IV. v. 7. 10. V. v. 21. 27. 33. Math. XIX. 18. 19. & XXII. v. 37. 39.* Cependant tout y est énoncé par le *Vous*. *Vous ne tuerez point; vous ne com-*

trez point d'adultère ; vous ne déroberez point
 &c. Quel que soit l'usage de nôtre Langue,
 je ne pense pas que si les Loix étoient ex-
 primées par forme d'Apostrophe, & en
 s'adressant directement à l'Home, on les
 énonçat autrement que par tutoiement.
 Quand on s'adresse à l'Home en general,
 tous nos meilleurs Auteurs en Vers & en
 Prose, tous les Prédicateurs même ne suivent
 ils pas souvent cette méthode ? Loin que
 l'on y trouve rien de choquant, tout au
 contraire, on y trouve plus de sel & de vif,
 & on envisage souvent ce simple Tutoiement
 come une très belle Figure de Rhétorique.

Il est encore surprenant que l'usage
 étant généralement de tutoier tout Crimi-
 nel qui paroît lié & garoté devant son Ju-
 ge, cependant, dans les quatre Evangiles,
 quand N. Seigneur paroît devant le Grand
 Pontife des Juifs & devant Pilate, il y est
 voufoié par l'un & l'autre ; excepté *Matb.*
XXVI. où Caïphe le tutoie ; mais sans doute
 que ce manque d'uniformité est arrivé par
 mégarde ; de même que celui que l'on re-
 marque *Luc XXIII. v. 37.* où N. Seigneur
 est tutoié par les Soldats ; au lieu qu'en *St.*
Jean il est voufoié par un des Gens du Sou-
 verain Sacrificateur, & cela précisément
 dans le tens même qu'il lui donne un Sou-

flet : *Est ce ainsi que vous répondez au Souverain Sacrificateur ? Jean XVIII. 22.*

Je comprends fort bien l'embarras où souvent l'on doit se trouver en traduisant l'Écriture, de se servir du *Toi* ou du *Vous* avec dignité & d'une manière convenable. C'est pourquoi, outre les raisons que j'ai dites ci dessus, & quand ce ne seroit que pour éviter cet embarras, où, dans bien des cas, il est presque impossible de décider lequel convient le mieux, il me semble que l'on seroit bien de s'en tenir généralement au Tutoïement.

Math. III. v. 2. *Convertissez vous; car le Règne de Dieu approche.*

Il y a expressément dans le Grec, *est approché*; ce qui marque une plus grande proximité que, *approche*. Il ne faut donc pas faire dire à *J. Batiste* moins qu'il n'a voulu dire; il ne faut pas diminuer le prix qu'il mettoit à la Personne de N. S. & à sa manifestation, come si par elle même, elle n'étoit pas l'Approche du Règne de Dieu.

v. 3. *Aplamissez lui les Sentiers.*

L'Idée qu'on nous donne ici n'est point celle du Texte, qui dit expressément: *Dressez, ou Rendez droits ses Sentiers*. Un Prince qui ordoneroit à ses Sujets de tirer au droit certains Chemins obliques & tortueux de ses Etats, seroit il satisfait, & ses

Ordres seroient-ils fort bien exécutés , si l'on se contentoit d'aplanir ces Chemins & d'en ôter les Pierres ? D'ailleurs , ceci devant être pris figurément , & la Droiture étant le fondement de toute disposition réelle de Religion , il convenoit de ne pas s'éloigner de cette idée. Au reste , que le Grec signifie, *rendre droit* , ce n'est point une chose douteuse. Mais si elle l'étoit , elle cesseroit de l'être , par la confrontation de ce Verfet avec le Paraléle , *Luc III. v. 5.* où ce qui doit être *aplané* , est expressément distingué de ce qui doit être *rendu droit*.

¶. 17. *C'est ici mon Fils bien aimé , en qui j'ai mis toute mon affection.*

Cette expression , *en qui j'ai mis toute mon affection* , semble trop relative à la Prédilection naturelle & vitieuse , de la plupart des Pères & Mères pour quelques uns de leurs Enfants. Aussi le mot de *toute* n'est point dans le Grec ; & même le terme qui y est employé ne signifie pas proprement , *mettre son affection*. Je ne trouve rien qui le rende mieux que de dire : *en qui je me suis complé* , ou , *en qui j'ai pris mes complaisances*.

Ch. IV. v. 4. *Ce n'est pas seulement de Pain que l'Home peut vivre , mais de tout ce que Dieu ordone* qui lui serve de nourriture.

Je dois dire ici qu'en lisant ces paroles dans la nouvelle Version , mon étonnement

a été au delà de toute expression & que je ne pouvois en croire mes yeux. Aussi me hâtai je de les relire, croiant m'être trompé. Convaincu que je lisois bien, je m'éforçai de trouver à cette nouvelle Version quelque autre Sens que celui qu'elle présente naturellement. Non, me disois je, je me trompe, je ne l'entens pas. Quoi? *Des Membres de la Compagnie des Pasteurs de Genève* auroient imaginé dans les paroles de N. S. un Sens aussi étrange qu'il est forcé & plus que recherché à lire l'Original; ils l'auroient communiqué à une *Société de Persones très pieuses & très éclairées*; le tout auroit été revu ensuite par la *Compagnie même des Pasteurs & des Professeurs*, & les uns & les autres l'auroient laissé passer, & par conséquent l'auroient approuvé: Non me disois-je; cela n'est pas possible. Eh! si cette Réponse de N. S. se trouvoit telle mot à mot dans l'Original; si toutes les Versions jusques ici l'avoient rendue de cette manière, ne seroit on pas excusable, ou plutôt louable, de s'éforcer à y trouver quelque Sens digne du Fils de Dieu, come l'on diroit que l'on s'est éforcé ici à la dénaturer entièrement, pour ne rien dire de plus?

Après n'avoir été occupé quelque tems que de mon étonement, il me vint en pensée de voir l'Endroit du V. Testament d'où

ces Paroles sont citées. Y auroit il peut être là quelque chose , me disois je , qui eut doné lieu à l'étrange Traduction que l'on nous done ici ? Dès que j'eus lù l'endroit , mon étonement cessa ; & quoi que je ne laissasses pas de continuer à être très mécontent de cette Traduction , je trouvai cependant que la manière dont ces Paroles sont énoncées *Deuter. VIII. 3.* pouvoit excuser en quelque sorte la licence de la Version. En éfet , dans le sens le plus littéral , je conviens que Moïse semble n'avoir voulu dire que ce que l'on fait dire ici à N. Seigneur.

Cependant il me paroît d'abord en general , que c'est se doner trop de liberté dans une Version de l'Écriture , que de traduire de façon que pas un seul mot , pour ainsi dire , de la Version ne réponde à pas un de ceux du Texte ; car quelle conformité y a-t-il de ces mots : *L'Home vivra de toute Parole qui sort de la Bouche de Dieu* , avec ceux-ci : *L'Home vivra de tout ce que Dieu ordonne qui lui serve de nourriture ?*

20. C'est une idée assez généralement reçue , parmi les Théologiens sur tout , que les Citations du V. Testament , faites dans le Nouveau , y ont d'ordinaire un Sens beaucoup plus étendu qu'elles ne l'ont dans le Vieux , & quelques fois même entière-

ment différent Il me paroît donc que l'on devoit suivre ici cette idée si naturelle, & que tant d'endroits de l'Écriture justifient évidemment.

Enfin, & pour venir à la plus grande raison, qui étoit aussi celle de mon Étonnement, c'est que ces paroles de la nouvelle Version annéantissent la grande idée que le récit de la Tentation de N. S. nous donne de son Jeune & le réduisent à très peu de chose. Car en traduisant de cette manière, on insinue visiblement que le Jeune de N. S. n'a pas été un Jeune absolu; qu'à proprement parler il n'a jeuné que le Pain, ou tout au plus quelques autres Alimens solides; mais que du reste, Fruits sauvages, ne fut ce que de ceux que produisent les Buissons & les Epines, & tels qu'il s'en trouve dans les Lieux les plus incultes, ou même, si l'on veut, de simples Racines, il en mangea pendant ces quarante Jours & quarante Nuits, tout autant qu'il lui en faloit. Selon cette idée, qu'y auroit il de si merveilleux dans un tel Jeune? Ne seroit-il pas fort au dessous de celui de J. Bapliste son Précurseur, qui, à son ordinaire, & non pendant quelques Semaines seulement ne se nourrissoit que de Sauterelles & de Miel sauvage; au dessous de celui de tant d'anciens Anachorettes; au dessous de celui

de quelques Ordres entiers de Religieux parmi les Catholiques, dont l'Austérité s'étend à toute la Vie, sans répit ni interruption ; au dessous même de celui des Israélites dans le Désert, qui pendant quarante ans entiers ne virent & ne mangèrent que de la Manne ? Que s'il restoit quelque doute sur la nature du Jeune de N. S. come s'il n'eut pas été absolu, je demande, si l'expression du Texte, qui dit qu'il jeuna *quarante Jours & quarante Nuits*, ne nous l'indique pas clairement ? A quoi bon nous parler des Nuits, si ce n'est pour distinguer expressément ce Jeune, des Jeunes ordinaires, qui se terminoient à la fin de la Journée ?

Toutes ces considerations me paroissent très fortes, contre le Sens de la nouvelle Version, & ne me feroient pas hésiter à l'abandonner, fut-il de ma propre invention, & ne s'en présentat-il nul autre à lui substituer. Mais on n'en est pas réduit là, & pour peu que l'on y réfléchisse, on verra qu'il s'en présente plus d'un, qui coule fort naturellement des Paroles du Texte, & répond en même tems à l'Idée que nous devons avoir du Fils de Dieu & à la dignité de sa Personne.

L'Home a une double Vie ; tout le Monde en convient : Une Vie corporelle & sensitive, & une Vie spirituelle. La Ré-

ponse que Nôtre Seigneur fait ici à Satan ,
 ne seroit-elle point relative à cette double
 Vie ? Sur ce pied là voici , ce me semble ,
 à quoi elle se reduiroit : „ La Vie corpo-
 „ relle & animale dont le Pain est la princi-
 „ pale nourriture , me touche peu. Fut elle
 „ encore plus en danger qu'elle n'est ; fut
 „ elle encore plus réduite aux abois , par
 „ le long Jeune que je viens de faire , &
 „ qui pourroit même s'étendre plus outre
 „ je ne serai point infidèle à ma Vocation.
 „ L'apetit des Sens & le desir de la con-
 „ servation de cette Vie corporelle ne me
 „ fera rien faire qui puisse donner la moin-
 „ dre atteinte à la Vie de l'Esprit , la seule
 „ véritable , & à laquelle je sacrifie sans
 „ hésiter , s'il le faut , cette autre Vie , qui
 „ n'est qu'une Figure de Vie , come le Pain
 „ corporel qui sert à l'entretenir n'est lui
 „ même qu'une Figure. Le vrai Pain , la
 „ véritable Nourriture pour l'Homme , c'est
 „ un Acquiescement , un Attachement , une
 „ Application inviolable à toutes les Vo-
 „ lontés de Dieu sur lui , quelles qu'elles
 „ puissent être. Ma Viande est que je fasse la
 „ Volonté de mon Père. Tant que sa Vo-
 „ lonté sera donc que je m'abstienne de la
 „ Nourriture corporelle , je m'y soumettrai
 „ avec une pleine résignation. Toute Vo-
 „ lonté de Dieu une fois manifestée à l'Ho-

„ me, toute Parole qui est sortie de sa Bouche, est pour lui le seul vrai Pain; c'est la Vie même. *L'Homme ne vivra pas de Pain seulement mais de toute Parole qui sort de la Bouche de Dieu.*

Si par un hazard auquel on ne peut que trop s'attendre, cette Explication étoit taxée de Mistique, donnons en une autre; qui, quoi que plus foible, & ne contenant qu'une partie de la Réponse de N. S. à Satan contentera peut-être davantage & sera trouvée plus naturelle; & c'est sans doute celle que l'on donne comunément de ces paroles. Cette Expression, *la Bouche de Dieu, les Paroles qui sortent de sa Bouche*, incontestablement est une expression figurée, & ne paroît signifier autre chose que des Actes distincts de sa Volonté, come le seroient des Arrêts souverains émanés de la Bouche d'un Prince. C'est ainsi que nous devons entendre ce qui nous est dit dès le commencement de la Genèse, que *Dieu dit, que la Lumière soit; & la Lumière fut.* Sans doute qu'alors Dieu ne prononça, ni n'articula aucunes Paroles; mais telle fut sa Volonté; & aussi-tôt l'effet s'en ensuivit. *L'Homme ne vivra pas de Pain seulement, mais de toute Parole qui sort de la Bouche de Dieu*, signifieroit donc ici, que l'Homme vivra en conséquence de toute Volonté de Dieu, qui, indépendamment

du Pain & dans l'Abstinence même de tout Aliment, fera que l'Home vive. N'est-ce pas déjà en éfet par une volonté actuelle de Dieu que le Pain nourrit l'Home & l'empêche de mourir? Sans cette Volonté de Dieu, qui l'a assigné à l'Home pour sa principale nourriture corporelle, le Pain seroit-il de quelque efficace pour la conservation de sa Vie? Et si l'on trouve du Merveilleux, & un Merveilleux, qui nous passe, à ce qu'un Home, je ne dirai pas survive à un Jeune de quarante Jours, mais vécut même toute sa Vie sans prendre aucun Aliment, trouvera-t-on, pour peu qu'on y réfléchisse, moins de Merveille dans la manière dont l'Home est nourri & sustenté par le Pain, ou toute autre Nourriture? Ainsi, dans le cas ou étoit N. Seigneur, c'est come s'il avoit dit: „ Tant que la Vo-
 „ lonté de Dieu sera que je vive en mabste-
 „ nant de Pain, je vivrai, sans que ma Vie
 „ se trouve même alterée; come en échan-
 „ ge, dès que Dieu trouveroit à propos de
 „ terminer ma Vie, tout le Pain du Monde,
 „ & tous les mets les plus sains & les mieux
 „ conditionés, ne pourroient pas empêcher
 „ l'accomplissement de cette Volonté de
 „ Dieu, ni prolonger ma Vie d'un seul mo-
 „ ment: *L'Home ne vivra pas de Pain seu-
 „ lement, mais de toute Parole qui sort de la Bou-
 „ che de Dieu.*

Ch. IV. v. 16. *La Lumière a paru à ceux qui demuroient dans la Région & dans l'Ombre de la Mort.*

L'Expression de la Version comune: *La Lumière s'est levée*, me paroît préférable. 1°. c'est mot à mot l'expression du Grec; 2°. quand on dit que *la Lumière a paru*, cela semble ne désigner qu'une Lumière de courte durée, & come seroit un Eclair; au lieu qu'en disant *qu'elle s'est levée*, cela marque un Période nouveau, & qui doit même aller en augmentant, come le Jour augmente depuis le Lever de l'Aurore. Il convenoit d'autant plus de conserver cette idée, que N. S. nous est représenté dans l'Ecriture sous l'Emblème du Soleil. (a)

Ch. V. v. 3. Je ne puis comprendre pourquoi dans cet endroit, & dans tout le N. Testament, l'on a préféré *Royaume du Ciel*, à *Royaume des Cieux*. *Royaume des Cieux* est l'expression du Grec, constamment dans tout le N. Testament. L'un & l'autre est également François. *Ciel*, au singulier, semble en quelque sorte limiter l'Etendue du Ciel; au lieu que le pluriel semble en insinuer l'infinie profondeur. Voies l'expression de Salomon: (b) *Les Cieux, même les Cieux des Cieux ne te peuvent comprendre*. D'ailleurs, dans le Phisique, n'est il pas de l'usage ordinaire de distinguer diférens Cieux, dans

(a) Malach. IV. v. 2.

(b) 1. Rois VIII. v. 27.

l'immensité de l'Étendue : Le Ciel de la Lune ; celui de toutes les Planètes successivement ; celui des Étoiles fixes , &c Ce que nous dit St. Paul, d'un troisième Ciel , où il avoit été ravi , ne nous apprend il pas qu'il en est de même dans le Spirituel ?

✓. 5. *Heureux ceux qui ont l'Esprit doux , car ils hériteront la Terre.*

Le mot Grec signifiant également *Doux*, & *Débonaire* . il me paroît qu'il falloit préférer ce dernier , parce qu'il dit plus que *Doux*. Tel est *Doux*, qui n'est pas *Débonaire* ; mais tout *Débonaire* est *Doux*.

La *Débonairété* , si j'entends bien ce mot , marqué des Sentimens de Bonté & de Compassion envers les Misères humaines , soit physiques , soit morales ; envers ces dernières sur tout. C'est l'opposé d'un Esprit d'Accusation , de Jugement & de Condamnation ; ce qui prouve assez ce que j'ai dit , que tel peut être d'un Naturel doux , sans être *Débonaire*. La *Douceur* peut n'être qu'une Disposition de Nature & de Tempéramment ; au lieu que la vraie *Débonairété* ne sauroit guère être qu'une Vertu acquise. C'est le Fruit du sentiment & de l'Expérience de ses propres Misères : de ce *Travail*, dont il est parlé *Math. XI. 28*. La grande Promesse faite ici aux *Débonaires*, seroit disproportionnée à une *Douceur* qui

pourroit n'être que Vertu de Tempérament; au lieu que l'on sent la convenance de cette Promesse avec la *Débonnairté*. C'est aux *Débonnaires* à qui il convient de posséder la Terre: d'y être élevés en autorité & d'y régner; come cela arrivera sans doute lors de son Renouvellement; le Genre humain ne pourra qu'être très heureux sous leur Gouvernement.

Ch. V. v. 9. *Heureux ceux qui sont pacifiques.*

Pacifique afoiblit aussi le mot Grec, qui signifie précisément, *ceux qui procurent la Paix*, come l'avoit traduit la Version comune. Malgré l'étimologie latine du mot *Pacifique*, ce n'est pas dans ce sens là qu'il est employé dans l'usage ordinaire. On peut être pacifique quant a soi, sans se beaucoup empresser à procurer la Paix parmi les autres.

¶. 15. *On n'allume point une Lampe pour la mettre sous le Boisseau, mais on la met sur le Chandelier &c.* Ce qui aura doné lieu de préférer ici *Lampe* à *Chantelle*, qui est dans la Version comune, c'est que d'un côté il a été convenable de garder le mot de *sur*, pour marquer l'Elevation de cette Lumière, & que de l'autre on ne dit pas, *mettre la Chandelle sur le Chandelier*, mais *au Chandelier*. Il faudroit donc, ou que nôtre Langue eut un mot propre, qui fût à *Lampe* ce

que *Chandelier* est à *Chandelle*; ou qu'à ce défaut l'on traduifit : *Mais on la met sur un Pied*, ou *sur un Lustre*.

v. 37. *Contentés vous de dire, Oïi, ou Non.*

Il y a dans le Texte, auffi bien que dans la Version commune, *Oui, oui; Non non*. Je ne vois pas pourquoi l'on retranche la répétition de ces deux mots. Elle n'a rien qui repugne à nôtre Langue; il y a même de l'énergie dans cette répétition, & une énergie relative à des cas importants, où un fimple *Oui*, ou *Non*, paroîtroit foible.

Ch. VII. v. 3. *D'où vient que vous voiez une Paille dans l'Oeil de vôtre Frère.*

Nôtre Seigneur ne condamne pas ici de voir une Paille dans l'Oeil de nôtre Frère; auffi ne dépend il pas de nous de ne pas voir une chose qui s'offre d'elle même à nôtre vûe. Mais ce qu'il condamne, c'est d'y arrêter nos regards dans une fecrette disposition d'envie & de malignité; d'esprit de jugement & de condamnation, qui est autant ingénieux à groffir les Défauts d'autrui, qu'il l'est à exténuer les fiens propres. Le Grec a diferens mots qui fignifient *voir*. Celui qui est employé ici, & que l'ancienne Version avoit rendu par *regarder*, se trouve être le même que celui qui est employé *Math. V. v. 28. Celui qui*

regarde une Femme pour la convoiter, &c. C'est cette diferente signification du mot *voir*, d'avec celui de *regarder*, qui fait tout le fin de la Réponse que fit une Personne qui avoit reçu visite d'une très belle Femme, & à qui ses Amis demandèrent ensuite, coment il l'avoit trouvée, & s'il n'avoit pas été frappé de sa Beauté: *Je l'ai vue*, leur répondit-il, *mais je ne l'ai pas regardée*.

v. 19. *On coupe tous les Arbres qui ne portent pas de bons Fruits.*

J'aurois préféré de dire en singulier, come fait la Version comune: *On coupe tout Arbre qui* &c. C'est ainsi que s'énonce le Texte; & d'ailleurs cette manière de s'énoncer paroît plus vive.

Ch. VIII. v. 5. *Un Centenier l'aborda & lui fit cette Prière.*

Ceci n'est pas mot à mot dans le Grec; aussi ce qui suit n'est proprement pas une Prière; ce n'en est que l'Avant propos. Il y a dans le Grec: *Le priant & disant*. Mais come on ne trouveroit peut être pas cela fort François; on auroit pu le rendre ainsi: *Un Centenier l'aborda en Suppliant: Seigneur, lui dit il*, &c.

v. 10. *Jésus l'entendant, parler ainsi fut dans l'admiration.*

Le Texte dit simplement qu'il *admira*. Or dans l'usage de nôtre Langue, ou plû-

tôt de toutes les Langues, *admirer*, dit moins que *être dans l'admiration*. *Admirer*, laisse indéterminé le degré de l'admiration; au lieu que *être dans l'admiration*, dit une Ame toute remplie de ce mouvement. La nouvelle Version n'attribueroit elle donc point ici à N. S. au Fils de Dieu, quelque chose qui sent trop la Foiblesse humaine? Le Lecteur est peut être déjà surpris de voir ici dans Nôtre Seigneur une simple Admiration; il ne convenoit donc pas de l'augmenter. Je crois d'ailleurs qu'il l'admira moins en lui même, qu'il ne marqua de l'admiration en faveur des Assistans: Il voulut par là leur faire remarquer vivement tout ce qu'il y avoit de grand dans la Réponse du Centenier, pour qu'ils l'admirassent eux mêmes. Aussi voïons nous dans le Texte, immédiatement après, que Nôtre Seigneur s'adresse au Peuple: *Il dit à ceux qui le suivoient: En vérité je vous dis que même en Israël je n'ai point trouvé une si grande Foi.* Et ce qui fortifie encore cette pensée, c'est la déclaration que N. S. fait là dessus: *C'est pourquoi je vous dis, ajoute le Texte, que plusieurs viendront de l'Orient & de l'Occident, & seront à Table avec Abraham, Isac & Jacob dans le Royaume des Cieux. Mais les Enfans du Royaume seront jetés dehors.* Il paroît par là que le

but de Nôtre Seigneur, dans l'Admiration qu'il inarqua, & dans tout ce qu'il dit ensuite, étoit de rabattre l'Orgueil des Juifs, & le Mèpris qu'ils avoient pour les autres Peuples, qu'ils regardoient come abandonnés de Dieu, & destitués de tout Mérite. Cette Déclaration, jointe à l'idée que nous devons avoir de l'étendue de la Conoissance de N. S. ne prouve t'elle pas que la Foi du Centenier, & de plusieurs de ses semblables parmi les Païens, n'étoit pas une chose qui lui fut inconnue; & que par conséquent elle ne pouvoit pas lui causer réellement de la surprise, ni dès là de l'Admiration.

¶. 17. *Il a pris sur lui nos Infirmités.*

Ces deux mots, *sur lui*, qui ne sont ni dans la Version comune, ni dans le Texte, me paroissent de trop Loin que le François les demandât, qu'au contraire, *prendre sur soi*, a tout une autre signification, & même plus d'une. On peut les voir dans les Dictionnaires.

¶. 20. *Les Oiseaux de l'air ont des Lieux pour se nicher.*

Je dois suposer d'abord que c'est par une faute d'impression qu'il y a *se nicher*, au lieu de *nicher*. *Se nicher* a une tout autre signification. Le mot Grec que l'on traduit par *des Lieux pour se nicher*, quand il s'agit d'Oi-

seaux, ne peut signifier que *des Nids*. Or le Nid d'un Oiseau n'est pas le Lieu où il le fait. D'ailleurs, le mot de *Nid*, devient nécessaire ici, par l'Oposition que fait N. Seigneur; puis que les Lieux où les Oiseaux nichent, ne leur appartiennent pas plus en propre, que n'appartenoient à N. S. les Lieux où il logeoit & passoit les nuits. Je ne devine pas la raison de ce changement de la nouvelle Version, a moins que peut être le mot de *Nid*, n'ait parû un terme bas. En langage figuré, & quand il s'agit de l'Homme, le mot de *Nid*, il est vrai, n'a d'ordinaire rien de noble; mais quand il s'agit d'Oiseaux, ce mot a autant de beauté & de dignité qu'aucun autre, & est employé par les meilleurs Auteurs.

✓. 26. *Pourquoi êtes vous si timides?*

La nouvelle Version change ici l'idée du Texte. Nôtre Seigneur ne relève pas à ses Disciples le degré de leur Peur; le mot de *si*, n'est point dans le Grec; il leur relève toute Apréhension; & cela sans doute, sur ce qu'ayant déjà été témoins de tant de Miracles étonans, ils auroient dû être suffisamment convaincus de sa Supériorité à toute la Nature, pour ne rien craindre, Payant à leurs côtés. Outre cela, l'on ne se sert jamais du mot de *Timide*, par rapport à des Pérills où il va de la Vie.

Il me paroît donc qu'au défaut du mot de *Poltron*, qui seroit le vrai mot, l'on ne pouvoit rendre ceci plus fidèlement ni mieux que le fait la Version commune : *Pourquoi avez vous peur ?*

Il parla d'un ton sévère aux Vents & à la Mer.

Cette manière allongée de traduire par toute une périphrase, un seul mot dans le Grec : *Il parla d'un ton sévère* : Outre qu'elle a quelque chose de froid, ne me paroît pas convenable quand il s'agit des Vents & de la Mer. Le mot *tanser*, qui est établi dans la Version commune & dans la Langue Françoise, est trop énergique, pour en chercher quelqu'autre, qui ne sauroit qu'être foible en comparaison.

Ch. IX. v. 18. *Ma Fille doit être morte à l'heure qu'il est.*

Il y a expressément dans le Grec : *Ma Fille est morte dans ce moment* : ou, (pour éviter une équivoque entre le présent & le passé, laquelle n'est pas dans le Grec, comme dans ces mots, *est morte*,) *ma Fille vient de mourir*. Sans doute que ce qui aura donné lieu à ce changement du Texte dans la nouvelle Version, c'est le récit un peu différent qui nous est fait de cette même Histoire, *Marc V. & Luc VIII.* Mais que gagneroit on de vouloir ainsi coriger les Evangelistes les uns par les autres, & rendre uniformes

leurs Récits, dans ces petites différences qui s'y trouvent ? Il en restera toujours, auxquelles sans doute l'on n'osera jamais toucher ; & come ce sont les plus frappantes, ce sont aussi celles qui, dans un certain point de vûe, feroient le plus de peine. Mais, come on l'insinua déjà dans la Lettre du Journal du Mois dernier, loin que ces différences doivent nous causer de l'ombrage ; loin qu'il faille chercher à les pallier, & s'attirer par là de justes reproches de la part des Infidèles, ou des Incrédules de nos jours, come si nous avouions nous mêmes du foible dans la cause du Christianisme, qu'au contraire, ces Différences mêmes forment en sa faveur une preuve des plus fortes, en ce qu'elles prouvent la Sincérité des Evangelistes ; combien ils ont été éloignés de toute collusion ; & par conséquent quelle certitude nous devons avoir de la vérité des Faits capitaux de l'Histoire de Nôtre Seigneur, en quoi ils sont si unanimes.

Ch. XI. v. 28. & 29. *Venez tous à moi, vous qui êtes fatigués & chargés, & je vous soulagerai. Soumettez vous à mon joug & devenez mes Disciples, parce que je suis doux & humble de Cœur, & vous trouverez du repos pour vos Ames.*

Ces Paroles de Nôtre Seigneur à les li-

re dans l'Original, ou dans la Version commune, sont un des endroits les plus intéressans & les plus consolans de tout l'Evangile. Elles renferment en quelque sorte le précis de l'Evangile du Sauveur, à le prendre selon sa signification littérale, entant qu'il contient la bonne nouvelle apportée à l'Homme pécheur, à ceux qui sont acablés sous le poids du sentiment de leur Misère. Quiconque donc saisit ces Paroles & les goûte par le Cœur, qui est sans doute la seule bonne manière de les saisir, ne peut que lire avec une sorte de tristesse toute Version qui les afoiblit & même les dénature; come je crois pouvoir le dire ici de la nouvelle Version. Pour bien entendre ces Paroles, il faut en faire l'expérience. On comprendra tout autrement par là, que par des discussions grammaticales, ce que Nôtre Seigneur veut nous y dire. Essayons cependant de faire sentir ici le défautueux de la nouvelle Version.

Fatiguer, ne se dit que du Travail du Corps, ou tout au plus de celui de l'Esprit, entant qu'il s'épuise par l'Etude & la Méditation; mais il ne se dit jamais du Travail du Cœur, du Cœur angoissé & oppressé par le sentiment de sa Misère; qui est pourtant précisément ce dont il s'agit ici.

Soumettés vous à mon Joug, afoiblit le

Texte, qui dit expressement: *Chargez vous de mon Joug*. Il y a sans doute plus de zèle à se charger soi même d'un Joug, qu'à se soumettre à celui dont on nous charge.

Je conviens qu'à rigueur & au moien d'une petite violence, les Paroles du Texte, que la Version comune avoit renduës par, *aprenez de moi que je suis debonaire*, pourroient aussi se rendre come le fait la nouvelle Version: *Devenez mes Disciples, parce que je suis doux*. Mais 1^o. come je viens de le dire: Ce seroit faire une petite violence à la signification naturelle du mot Grec, que l'on rend ici par, *Devenir Disciple*; puisque dans tout le N. Testament il n'est jamais employé dans ce sens; mais toujours pour dire simplement, *apprendre*.

2^o. *Devenez mes Disciples*, ne seroit qu'une répétition en d'autres termes, & même en des termes plus foibles, de ce que signifient les paroles précédentes: *Chargez vous de mon joug*.

3^o. De ces deux Sens, ou manières de traduire, en suposant même qu'elles découlent en égalité du Texte Grec, il me paroît qu'il faut préférer celle qui a le plus de dignité; qui convient le mieux à l'idée que nous devons avoir de N. Seigneur, & qui a le plus de liaison avec toute la suite du Discours.

Je ne répéterai pas ici ce qui a déjà été

dit ci dessus , dans la Remarque sur *Math.* V. p. 5. sur la différence qu'il y a entre *Doux* & *Débonaire*. Je dirai seulement , que si dans cet endroit là l'on a dû préférer *Débonaire* , à *Doux* , on verra de même , j'espère , par ce que j'ai à ajouter , qu'ici , *Débonaire* , n'est pas moins préférable , & devient même come nécessaire.

Quand N.S. invite ici selon la nouvelle Version à *devenir son Disciple*, par la considération de sa *Douceur*: *Devenez mes Disciples parce que je suis doux* , il ne diroit en cela que ce que diroit tout Maître ou Précepteur bon Home & de bon caractère , qui chercheroit à s'atirer des Disciples. Au lieu que selon l'ancienne Version, N. Seigneur parle véritablement en Sauveur du Genre humain: Il invite les Ames travaillées & chargées du poids de leur Misère, à venir apprendre par expérience sous sa divine Conduite , combien il est débonaire & propice à ceux qui sont tels , à tous ceux à qui leur Misère est à charge , & qui sincèrement soupirent après leur Délivrance. Et la manière dont le Texte s'énonce , infinie de plus , qu'à mesure qu'ils feront ainsi l'expérience de sa Débonairété envers eux , il veut en même tems leur apprendre par là , à devenir aussi à leur tour *Débonaires* envers les autres Homes , & véritablement *Humbles de cœur* ; car sans une véritable Humi-

lité de cœur, il n'est point de Débonairété réelle & soutenue. Il faut avoir éprouvé & senti vivement soi même tout le fond de sa Corruption & de sa propre Misère, au point d'en être humilié centralement, & come anéanti à ses propres yeux, pour pouvoir entrer dans les Dispositions de Débonairété & de Compassion où le Christianisme nous appelle, envers les Misères d'autrui: pour pouvoir être à nôtre tour, & chacun selon son degré, des *Sacrificateurs*, * qui intercèdent & demandent grace pour tout le Genre humain. C'est bien ici que l'on peut dire:

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Où est éfectivement l'Ame superbe, dure, inhumaine, & insensible qui pût résister: qui pût, après qu'on lui auroit quitté gratuitement des *dix mille Talens*, insister sur le paiement de quelques *cent Deniers*? **

Je fais volontier Juge tout Lecteur, sur tout s'il veut bien entrer dans son Cœur, de la Supériorité de ce Sens, que présente l'ancienne Version, à celui de la nouvelle; come aussi de sa plus grande convenance avec l'idée que l'Évangile nous donne de N. Seigneur; sur tout, *Hebr. II. v. 17. 18. & IV. 15. & 16.* Que nous n'avons pas un *Souverain Sacrificateur qui ne puisse compatir à nos Foiblesses, ayant été tenté come nous.*

* Apoc. XX. 6.

** Math. XVIII.

Que c'est pour cela *qu'il a falu qu'il fut semblable à ses Frères en toutes choses ; afin qu'il fut un Souverain Sacrificateur miséricordieux ; car , par ce qu'il a souffert lui même , ayant été tenté , il est en état de secourir ceux qui sont aussi tentés .* Qu'ainsi nous devons aller à lui , au Trône de Grace , avec pleine confiance d'y obtenir miséricorde , & d'y être secourus dans nos besoins .

Enfin , il est visible que cette idée de l'ancienne Version , a tout autrement de liaison que celle de la nouvelle , avec ce qui précède & avec ce qui suit . Elle convient parfaitement aux Ames travaillées & chargées , dans le sens dont il s'agit ici , & est tout autrement consolante pour eux , que ce que leur présente la nouvelle Version ; come aussi , ce n'est que dans cette disposition de *Débonairété , procedante d'une vraie Humilité de Cœur* , que l'on parvient à trouver le vrai *Repos de l'Âme* . Quelque vertueux que l'on fut d'ailleurs , jamais on n'éprouvera la Douceur intime de ce Repos , dans un Esprit d'Accusation & de Jugement envers les Homes nos Frères . Il faut que toute disposition de cette nature tombe & se detruise en nous , pour doner lieu à ces sentimens de *Débonairété* , qui ne peuvent que résulter de la vue & de l'expérience , chacun de nos propres Mi-

fères. Si nous avons les yeux ouverts sur nous mêmes & nos propres Défauts, & sur les Motifs faux ou impurs de nos prétendues Vertus, come d'ordinaire nous les avons ouverts sur autrui, tout Esprit d'Accusation & de Jugement tomberoit bientôt; & c'est bien de nous mêmes que nous dirions alors de bon Cœur, mais dans un tout autre sens que cela n'est dit de Nôtre Seigneur : *Que nous ne sommes que trop semblables à nos Frères en toutes choses.*

Je ne vois donc pas qu'il y ait rien à changer dans cet endroit à la Version commune, qu'avec perte. Je la transcris ici, pour que le Lecteur en puisse faire d'autant plus aisément la comparaison avec la nouvelle. *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés & chargés, & je vous soulagerai. Chargés vous de mon Joug, & aprenés de moi que je suis Débonaire & humble de Cœur; & vous trouverés le Repos à vos Ames.* Le seul petit changement que j'y ai fait, c'est de dire : *Chargés vous de mon Joug*; au lieu de, *Chargés mon Joug sur vous*; ce qui, dans une entière exactitude, n'est pas François.



DISCOURS

Œ U R

LES PLAISIRS.

Lors que l'on considère le Génie & les Mœurs des différentes Nations, l'on remarque dans chacune des qualités particulières qui leur sont propres. Dans l'une, c'est le feu & la vivacité de l'Esprit qui fait son caractère dominant ; dans l'autre c'est la solidité du Jugement : Celle-ci a pour partage la Fierté & une ridicule Vanité : Celle-là se distingue par sa Politesse : Une autre par une certaine férocité, qui lui est naturelle. On convient même que la différence des Climats, & le différent régime de vivre, contribuent beaucoup au différent Génie des Peuples, par l'influence qu'ils ont sur la bonne ou la mauvaise constitution des Corps, d'où dépend en partie la diversité des Esprits. Mais il est un caractère général, qui est sans doute de tous les Climats & de tous les Pais ; & qui convient particulièrement au

nôtre : C'est le goût pour les Plaisirs, qui augmente chaque jour, & nous fait si fort dégénérer de la Vertu de nos Ancêtres, qui se faisoient honneur d'une Vie sobre, modeste, laborieuse. Je me propose de faire quelques Réflexions sur ce genre de Vie, si opposé à nôtre destination naturelle, & au but pour lequel Dieu nous a créés.

I. J'avertis d'abord que je ne prétens pas faire envisager tous les Plaisirs comè criminels : Il en est sans doute qui sont innocens, & qui ne peuvent être condamnés que par des Esprits chagrins & mélancoliques, qui ne se font point de justes Idées de Dieu & de la Religion. La Religion nous suppose toujourns Homes, & elle ne nous oblige point à changer entièrement nôtre nature; cela même seroit impossible : Elle nous comande seulement de corriger ce qu'il y a de vicieux dans nos Inclinations naturelles. C'est même faire tort à la Religion & la rendre odieuse, que de lui attribuer d'assujettir les Chrétiens à une austérité acablante, qui ne peut être utile, ni à eux mêmes, ni aux autres, en leur interdisant tout autre Plaisir que les Plaisirs spirituels & divins.

Il est des Plaisirs, je parle même des Plaisirs des sens, qui sont inévitables, &

qui par conséquent font innocens. Il n'y a presque aucune Action naturelle, qui ne soit accompagnée de quelque Plaisir, que Dieu y a attaché pour nôtre conservation : Tel est le Plaisir de manger quand on a faim, de boire quand on a soif &c. Et ainsi la conduite de la Providence nous fait voir que Dieu veut que nous jouissions d'une infinité de Plaisirs, puisqu'il n'est pas possible de vivre sans cela : Et il a voulu par là adoucir les Maux & les Misères de cette Vie, & nous les rendre plus suportables. Quelles Actions de graces ne devons nous pas lui rendre ?

Outre ces Plaisirs inévitables, il y en a d'autres qui s'offrent à nous de toutes parts; dont Dieu nous permet aussi de jouir, & qui ne nous font pas moins conoitre sa bonté envers nous. Je mets en ce rang le Plaisir que l'on retire de l'aspect des Cieux, des Aстрés, d'une belle Campagne, & de toutes ces beautés infinies, qui sont étalées si diversement sur la Terre & dans les Cieux; & qui donnent un Plaisir sensible aux yeux même les moins intelligens. Tel est encore le Plaisir que nous donne une belle Simphonie; ou le Chant agréable des Oiseaux, qui, par un mélange de tons & de voix si admirablement variés, forme une Harmonie ou un Concert si simple &

fi charmant, qu'il ne peut être imité ni trop admiré. J'en dis autant du Plaisir que l'on peut prendre à flairer une agréable Odeur. On ne s'imaginera pas sans doute que Dieu, qui nous a donné les Organes merveilleux de la Vüe, de l'Ouïe & de l'Odorat, nous en ait défendu l'usage dans l'un ou l'autre de ces cas. En un mot, la Nature a mis par tout autour de nous des charmes & des beautés, qui nous ravissent & qui nous enchantent : Et Dieu auroit-il créé tout cela pour nous tendre des pièges & pour nous perdre, en nous en interdisant l'usage, puisque nous ne saurions nous défendre de tant de Plaisirs qui nous environent de toutes parts, qui s'offrent à nous, & qui semblent même nous chercher ? Ce seroit faire injure à Dieu que de le penser.

Je vais plus loin : Et, sans parler même des Plaisirs que j'ai dit être inévitables, & de ceux qui s'offrent souvent à nous, sans que nous les recherchions, je dis que nous pouvons nous en procurer d'autres légitimement par quelque récréation honête ; come à la Promenade ; dans la Conversation de Personnes sages & vertueuses ; dans le Commerce d'un Ami fidèle, qui est une source de délices, & qui adoucit toutes les amertumes de la Vie ; dans quelques Exer-

cices honêtes, soit du Corps, soit de l'Esprit. L'Homme, il est vrai, est né pour travailler, & pour s'occuper, autant qu'il en est capable, de quelque chose d'utile & de sérieux; mais il est certain aussi qu'il ne peut pas, & qu'il ne doit pas travailler sans relache. Nôtre constitution, qui nous abaisse au dessous des Anges, demande que nos travaux soient interrompus par quelque honête récréation: Sans cela nous sommes incapables de tenir longtems dans quelque Ouvrage que ce soit; nos Corps s'affoiblissent, & nos Esprits s'émoussent; l'un & l'autre semblables à un Arc, qui se rompt enfin s'il demeure toujourns tendu.

De tout ce que je viens de dire, il s'enfuit donc que tous les plaisirs ne sont pas illicites, & qu'il en est d'inocens, que Dieu nous permet pour nous délasser de nos fatigues, soit du Corps, soit de l'Esprit. C'est là ma première Réflexion.

II. La seconde est celle-ci: Que, quelque légitimes que puissent être les Plaisirs & les divertissemens que l'on peut prendre, il ne faut pas s'y atacher trop, ni y donner la meilleure partie de son tems, qui doit être réservé pour de meilleures choses. Il ne faut prendre les Plaisirs, dont je viens de parler, que come des Remèdes & des Moïens qui nous mettent mieux en état de

remplir ensuite nos obligations & nos devoirs. Quand on s'en tient là, ils sont innocens : Mais si l'on va au delà, ou si l'on s'y atache avec trop de passion, ils deviennent criminels. *Nôtre Vie est courte*, dit Saint Paul ; *C'est pourquoi il faut que ceux qui ont des Femmes soient come s'ils n'en avoient point, & ceux qui sont en joie come s'ils n'étoient point en joie, & ceux qui usent des Biens de ce Monde comme s'ils n'en usoient point, car la figure de ce Monde passe* : Cela veut dire qu'il ne faut pas trop aimer les choses de ce Monde, & qu'il faut jouir avec modération des choses mêmes qui sont permises. Ainsi un Home qui n'a des yeux que pour remarquer les beautés des Tulipes, & qui donne tout son tems, ou du moins qui en sacrifie une partie trop considérable à cultiver des Fleurs : Celui qui, étant idolâtre de la Peinture, passe sa vie à remarquer le coloris des différens Tableaux dont il a orné son Cabinet : Celui qui n'a des Oreilles que pour écouter les sons harmonieux d'un Instrument, ou les acords d'une douce simphonie, & qui donne à ce Plaisir plus de tems qu'une récréation légitime ne le permet : Celui enfin qui ne peut pas vivre, s'il faut ainsi dire, s'il n'est en Compagnie ; qui cherche continuellement à se distraire & à se dissiper dans les vains Amusemens du Siècle ; dont toute la vie se passe en Visites, en Prome-

nades, en Parties de plaisirs, en Journées, peu édifiantes, où tout ce qui se dit & tout ce qui se passe ne ressent que le Monde, le Luxe, la Vanité : Tous ceux là, dis-je, & d'autres semblables, sont sans doute très coupables; & quelque innocente que puisse leur paroître une telle Vie, je dis que c'est une Vie de Péché, que Dieu désapprouve, & dans laquelle l'on ne sauroit faire son Salut. C'est ce que je me propose en 3. lieu de démontrer.

III. Je demande d'abord à quoi aboutit une telle Vie, & quelle satisfaction on aura à l'approche de la Mort d'avoir consumé inutilement tout le tems que Dieu nous avoit donné pour travailler à nôtre Salut, & de ne l'avoir employé qu'à nous distraire, à nous dissiper, à boire, à manger, à jouer, enfin à nous amuser & à nous divertir. Cela me fait penser à une Personne, qui, aiant à faire un Voiage, dont le but & le succès seroit pour lui d'une très grande importance, au lieu d'avancer son chemin, & d'écarter tout ce qui pourroit l'arrêter ou le détourner, s'amuseroit, au premier Gîte où il seroit arrivé, à boire, à jouer, à se divertir, & ne penseroit plus à continuer sa Route, préférant le repos & la volupté qu'il goûteroit dans ce lieu là aux fatigues du Voiage qu'il s'étoit proposé. Quel chemin auroit

fait en éfet. les Perſones dont je parle pour arriver au bonheur qui leur étoit propoſé, & qu'elles pouvoient enviſager au bout de leur courſe come la récompénſe de leurs fatigues & de leurs travaux ? Croient-elles donc qu'il n'y a rien à faire pour l'obtenir, & qu'elles arriveront également au but ſans ſe douer aucune peine pour cela, en donant carrière à leurs inclinations & à leurs défirs, en vivant dans la moleſſe, dans les plaiſirs ? S'il en étoit ainſi, Jeſus Chriſt auroit-il pû dire que *le Chemin qui conduit à la Vie eſt étroit, & que peu de perſones y entrent ?*

Pour parvenir au Salut, il faut *crucifier le vieil Home avec ſes paſſions* ; Il faut détruire les habitudes du Vice, & aquerir celles de la Vertu : Mais une Vie de plaiſir, une Vie toujours diſſipée donet'elle le tems de rentrer en ſoi même, pour confiſérer le fond de ſa Corruption, & pour travailler à la vaincre ? Une Vie de Plaiſir fut-elle jamais propre à produire une Vertu, & à inſpirer des Sentimens Chrétiens ? Eſt-il rien au contraire qui ſoit plus propre à éteindre tout ſentiment de Religion & de Pieté ? Quand on a l'Efprit tout rempli du Monde, & que le Faſte, le Luxe, les Divertiſſemens, les Compagnies nous obſèdent ſans ceſſe, eſt-on bien diſpoſé à ſe recueillir & à ſ'entretenir avec

Dieu, à le prier & à l'invoquer, à lire ou à écouter sa Parole, & à élever son Esprit à la contemplation des choses divines & célestes ? Ne néglige-t'on pas presque entièrement ces fonctions de la Vie spirituelle ? Et si l'on veut s'aquiter de quelqu'un de ces pieux Exercices, avec quelle tiédeur, avec quelle noncha anche avec quelles distractions ne s'en aquite-t'on pas ? N'étant occupé que des Vanités du Monde, il ne reste dans le Cœur aucune place pour Dieu, pour qui l'on n'a que de la froideur & de l'indifférence. Il en est de la Religion & de la Piété, come de toutes les Professions : Elle ne s'aquiert, que par un fréquent exercice ; & elle languit, ou plutôt, on en perd jusqu'aux Règles & aux Principes, l'orsqu'on en néglige la Pratique.

Une Vie de Plaisir n'anéantit pas seulement dans le Cœur la Religion & la Piété, dont elle étouffe tous les sentimens ; & elle ne met pas seulement celui qui mène une telle Vie hors d'état de faire le bien, & de pratiquer les Vertus que la Religion nous comande : Elle lui fait encore cometre un grand nombre de Péchés positifs, qui la rendent d'autant plus criminelle. Considérons cette Vie en elle même ; nous trouverons incontestablement que c'est un état de Péché, dans lequel l'on vit. Je l'ai

dit ci-dessus : Les Plaisirs ne nous sont permis, qu'autant qu'ils sont nécessaires, ou pour nous délasser, ou pour nous donner de nouvelles forces : Tout ce qui va au delà est contre les desseins de Dieu, qui ne nous a pas faits pour vivre dans la mollesse & pour consumer nôtre tems inutilement, mais pour le glorifier dans toutes les manières dont nous sommes capables. Mais qui ne voit pas que les Divertissemens du Monde ne sont comunément, ni précédés par le Travail, ni suivis du Travail; qu'on ne les recherche que pour eux mêmes, sans autre vüe que d'en goûter la douceur; qu'on y consume tout le tems, sans moderation & sans bornes? Or si ces Divertissemens en eux mêmes sont des Péchés, parce qu'ils sont contraires aux Desseins de Dieu, ne s'ensuit-il pas que vivre dans les Divertissemens & dans les Plaisirs, c'est vivre dans un état de Péché, incompatible avec l'état de Grace & de Salut?

Mais si une telle Vie est criminelle en elle même, elle ne l'est pas moins par ses suites : A cet égard c'est une source de Péchés, & souvent de très grands Péchés. De là naissent les envies, les jalousies, les brouilleries, les disputes & les querelles, pour ne rien dire de plus, entre les Personnes qui assistent aux mêmes Assemblées

de Divertissemens & de Plaisirs. De là tant de Familles obérées par les dépenses qu'on est obligé de faire pour fournir a ses Plaisirs, à son Jeu, à son Luxe, à ses Ajustemens & à ses Parures ; pour rendre ce qu'on a reçu, & pour entretenir un commerce agréable entre des Persones de même caractère que nous. Et de là mille Injustices qui se comettent, pour suplérer à ce qui manque pour faire ces folles Dépenses.) Mais ce qui arrive plus comunément dans cette cette Vie qui se passe dans les Plaisirs, dans les Conversations, & dans les Compagnies des Gens du Monde, ce sont non-seulement tant de paroles & de discours inutiles qu'on y tient, mais tant de façons de parler trop naturelles & trop libres, de railleries piquantes, de médisances, de mots plaisans, mais peu modestes, de manières enjouées & trop familières, & tant d'autres usages, qui, quoi que reçus, n'en sont pas moins condamnables & contraires aux bonnes Mœurs.

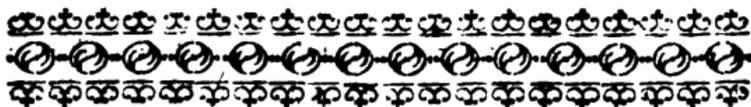
De tout cela je conclus qu'une Vie de Plaisirs, une vie toujours dissipée, une Vie qui se passe presque toute dans le Monde & au milieu du Monde, n'est point une Vie Chrétienne, & qu'il est presque impossible d'y faire son Salut, quelque innocente que paroisse d'ailleurs une telle Vie, parce

qu'on n'y fait point le bien que l'on doit faire, & que, si l'on y fait attention, l'on y fait même beaucoup de mal: C'est une Vie stérile & yuide de bones Oeuves, & c'est une Vie remplie de Péchez. Rien de plus vain que le Monde, rien de plus corrompu. Fussiez veus nés pour la Vertu, il n'y a point de si heureux naturel, point de si bons principes, que le Monde peu à peu n'altère: Bien-tôt il dissipe une Ame, il l'éloigne de Dieu, il la corrompt. C'est pourquoi Saint Jean dit: *N' aimez point le Monde, ni les choses du Monde; Celui qui aime le Monde, l'Amour du Père n'est point en lui.* Le véritable moïen de se maintenir dans l'innocence, & de travailler efficacement à son Salut, c'est donc de s'éloigner autant qu'il est possible du Monde, & de vivre dans une certaine retraite, qui, en nous séparant du Commerce des Mondains, nous unisse plus étroitement à Dieu, & par un saint recueillement nous mette en état d'entendre sa voix secrète dans nos Cœurs, & de ressentir les impressions de sa Grace, pour en suivre exactement la conduite.

IV. Après tout, convient-il à l'Home, dans l'état de péché & de misère où il est réduit depuis sa chute, de chercher des Divertissemens & des Plaisirs? Les Criminels condamnés à la mort ne pensent pas à se

divertir, ils ne sont occupés que de la crainte de leur Suplice: Nous de même, toujours occupés de l'Arrêt de nôtre condamnation; ne nous laissons point aler à une joie fole & mondaine, à des plaisirs & à des divertissemens qui conviennent si peu à des Criminels, tels que nous sommes. Si nous prenons quelque récréation, ne perdons point le souvenir de nôtre malheur. Mêlons nos Larmes avec nos Plaisirs. Prenons les Divertissemens come les Malades prennent les Remèdes, pour doner à nos Corps & à nos Esprits de nouvelles forces, & pour les mettre mieux en état de s'aquiter des Devoirs auxquels Dieu les appelle, soit par raport à la Vie civile, soit par raport à la Religion. Dans nos plus innocentes Récréations n'y atachons point trop nôtre Cœur, & soions toujours prêts à les quitter, dès que le devoir & des occupations plus sérieuses nous y appelleront. De tous les sujets de ces Plaisirs innocens, élevons nous à la contemplation des merveilles de Dieu, qui nous les offre avec tant de bonté. En voïant les Astres, adorons celui qui leur a doné leur lumière, & qui leur a imprimé un mouvement si régulier. En regardant les Fleurs, admirons celui qui les a faites si belles & si deucates. En considérant la fécondité de la Terre & la diversité de ses Productions, pensons que tant de Miracles

sont l'effet de la Toute Puissance de Dieu ; puisque la Terre d'elle même n'avoit aucune propriété de produire ces diverses Créatures : Que toutes nos Récréations soient religieuses : Et come la nature est par tout mêlée avec la grace , en donnant quelque relâche à nôtre Esprit , rendons quelque hommage à nôtre Dieu. Enfin , faisons toujourns nôtre plus doux plaisir de la pratique de nôtre Devoir. C'est sur tout dans la comuniori de Dieu , & dans le sentiment de sa Grace & de son Amour , que nous devons chercher nos Divertissemens & nos Plaisirs. Ce sont là des Plaisirs purs ; des Plaisirs que rien ne peut troubler ; des Plaisirs qui sont à la vérité inconnus aux Mondains , mais qui sont si sensibles pour les Fidèles , qu'ils ne voudroient pas les changer contre toute la Gloire , la Prospérité , la Joie , les Divertissemens & les Délices des prétendus Heureux de ce Siècle ; des Plaisirs enfin qui sont un Paradis anticipé dans cette Vie , les Prémices & les-Avant goûts de cette Paix & de cette Joie éternelle , qu'ils goûteront d'une manière si vive dans la Compagnie l'Idé Dieu , de ses Anges , & de tous les Bienheureux.



S U I T E
D E S
R E F L E X I O N S
P H I L O S O P H I Q U E S

S U R C E Q U ' O N N O M M E
Gout en Matière d'Ouvrages d'Esprit.

U N des plus sûrs moyens de se perfectionner le Gout , c'est d'examiner avec attention ce que chaque Auteur a de particulier & qui le distingue des autres : Ainsi dans la Lecture des Journaux un Lecteur judicieux remarquera avec soin l'élégance & la politesse de la Diction de Mr. *Basnage de Beauval* dans l'Histoire des Ouvrages des Savans. Les Préambules de ses Extraits sont presque toujours délicats & ingénieux ; ses Transitions paroissent faites avec des fils d'Or & de Soie. Mr. *Baile* joignoit à une vaste Erudition beaucoup d'Esprit & de finesse : Il est tel dans son *Journal de la République des Lettres*, qu'il est dans tous les Ouvrages ; plus porté à dé-

truire qu'à édifier : C'est un Guide souvent infidèle ; mais les Lieux où il nous conduit en nous égarant sont souvent plus agréables que les Sentiers où nous nous proposons de marcher. Mais plus Mr. *Baile* est intéressant par la variété de ses connoissances & par les richesses que lui fournissoit la Mémoire, & plus doit-on se défier de ses décisions : Très capable de défendre & de prouver la Vérité ; il semble qu'il ait pris à tâche de jeter ses Lecteurs dans un Pirrhonisme Universel. Dans le Siècle où nous sommes les Libertins n'ont pas besoin qu'on leur fournisse de nouvelles Armes ; l'Orgueil fait presque aujourd'hui autant d'Incrédules, que l'ignorance fit autrefois de Superstitieux. Mr. *Bernard*, qui a continué avec succès la *République des Lettres*, possédoit parfaitement l'Esprit d'Analyse ; ses Extraits valent souvent des Livres entiers. Ce sont des Portraits en miniature, qui rendent fidèlement tous les traits des Originaux : Aucun Journaliste n'a écrit avec plus d'ordre, de netteté & de Jugement. S'il m'étoit permis de continuer cet Examen, je dirois qu'on trouve dans les Caractères de Mr. *de la Bruère* une grande connoissance du Cœur humain, beaucoup d'énergie dans les pensées & de finesse dans l'expression ; il faut cependant avouer que cette finesse dégénère quelquefois

fois en subtilité, & que son stile, pour être trop coupé, paroît découfu en quelques endroits. Mr. *Pascal* manie l'Ironie avec beaucoup de délicatesse ; Personne n'a possédé mieux que lui l'œconomie du Discours, & l'art de ranger ses pensées de manière qu'elles se prêtent du Jour les unes aux autres. Se propose-t'on de traiter un sujet, il faut d'abord en examiner toutes les faces ; & voir qu'elle est la forme qui lui est la plus propre. Si c'est une Matière Dogmatique, on doit se demander à soi même, de quelle manière *Arnaud*, *Claude* ou *Pajon* l'auroient-ils traitée ? Comment en auroient-ils fait l'exposition ? Comment auroient ils placé chaque preuve, pour en faire mieux sentir l'évidence ? On s'acoutume de cette manière à réfléchir & à surmonter les difficultés qui se présentent dans un sujet abstrait & qui exige une profonde méditation.

Il faut sur tout se souvenir de ce-Précepte de *Boileau*,

Travaillés à loisir, quelqueordre qui vous presse ;
Et ne vous piqués point d'une sole vitesse.

ART POËTIQUE

Ce n'est pas le nombre des Livres qui immortalisent un Ecrivain, c'est la perfection

qu'il a sù doner à ses Ecrits. (a) Un Homme de goût ne croit jamais avoir bien fait lors qu'il a pû mieux faire : Un Ouvrage ne sauroit être l'Ouvrage d'un Jour, beaucoup moins celui de quelques heures. *Isocrate* travailla dix Ans à faire le Panegirique d'*Alexandre le grand*, & *Vaugelas* a travaillé près de 40. Ans à traduire *Quinte Curse*. Quel soin ne faut il pas pour éviter également l'enflure, & une locution basse & rampante, pour s'éloigner d'un stile sec & raboteux, sans doner dans le précieux ou dans une abondance vicieuse. Je sai que dans un Ouvrage, où il s'agit de démontrer de grandes Vérités, on doit-être bien plus attentif à l'ordre du Discours, au choix des Pensées & à la force des Preuves, qu'à l'élégance du Stile & au choix des expressions : Je sai que l'Oreille doit être satisfaite, lorsque l'Esprit est content; je sai que le sublime ou le délicat doivent être plus dans la Pensée que dans le tour de l'expression; Je suis cependant persuadé qu'un Auteur ne sauroit négliger l'Elocution sans faire un grand tort aux Pensées les plus neuves, les plus

a La seule Pluralité des Mondes de Mr. de Fontenelle, la Conversation du Père Canale & du Maréchal d'Hocquincourt dans St Evremond, l'Art Poétique de Boileau, le Voyage de Bachaumont & de la Chapelle auroient tû immortaliser leur Auteur.

fines ou les plus sublimes. Il en est de ces pensées come d'une belle Personne, qui paroît bien d'avantage, lorsqu'elle est habillée d'une manière convenable.

Mais il faut distinguer les négligences blâmables de celles qu'un Auteur délicat laisse quelquefois échaper à dessein, & qui sont come atachées à de grandes beautés : On trouve de pareilles négligences dans les *Fables de la Fontaine*, & dans les *Lettres de Madame de Sévigné*. La naïveté de l'un, & la noble simplicité de l'autre, semblent exclure toute espèce de parure, & même une régularité trop exacte : Ici il ne faut pas que l'art se montre, & que le travail se fasse sentir. Les Lettres & les Narrations demandent sur tout de la vie & du naturel ; le fard ne feroit que les défigurer, au lieu de les embélir : Ces sortes de Pièces doivent ressembler en quelque manière à une Jeune Bergère qui sort des Bras du sommeil, & dont un Deshabillé simple, mais propre augmente encore les graces & la beauté.

Le bon Goût exige qu'en s'exprimant sur un sujet, on choisisse précisément les expressions & les tours les plus propres à l'exposition & au but que l'on se propose : Ainsi dans un Portrait ou dans un Caractère, il faut éviter avec soin l'Hiperbole & les autres

figures trop fortes: Le Lecteur se défie avec raison d'un Ecrivain qui cherche à le surprendre par un ton de Déclamateur ou par le faste du Discours. *Corneille* tombe souvent dans le défaut dont nous parlons: Il paroît quelquefois monté sur des Echasses; il s'éleve à la vérité fort haut dans plusieurs de ses Tragédies; il fait quelquefois parler les Romains mieux qu'ils ne parloient eux mêmes; mais il a peine à soutenir le vol qu'il a pris. Ce mélange du grand & du bas se fait principalement sentir dans la Tragédie, qui a pour titre, *La Mort de Pompée*, où le Poète a voulu imiter *Lucain*. *Racine* est plus égal & plus soutenu; & ce qui le distingue, c'est l'élégance de sa Poësie & la délicatesse des sentimens qu'il exprime; mais quand le sujet demande du grand & du pathétique, la noblesse de l'expression égale presque la sublimité des idées. *Boileau*, qui étoit si bon Juge en ces sortes de choses, admire sur tout ces quatre Vers de la *Tragédie d'Atthalie*.

Celui qui met un frein à la fureur des Flots,
 Peut aussi des Mechans arrêter les complots;
 Je suis toujours soumis à sa Volonté sainte,
 Je crains Dieu, chet Abner, & n'ai point d'autre
 crainte.

C'est sur tout en parlant de la Divinité que les Poètes ont déployé toutes les richesses de l'Art. Je ne saurois m'empêcher de

citer à ce sujet ce Quatrain qu'on attribue à un Illustre Professeur de LAUSANNE.

Loin de rien décider sur cet Etre suprême,
Gardons en l'adorant un silence profond :
Le Mystère est immense, & l'Esprit s'y confond,
Pour le bien définir, il faut être lui même.

Ici, il n'y a rien de trop, mais tout est rempli ; l'Expression est faite pour la Pensée ; il n'y a point de Vers louches ou muets. Mr. de *Voltaire*, d'ailleurs excellent Poète ; a manqué de précision, dans le Portrait que *Jocaste* fait de *Laius* en parlant à *Oedipe*.

Ce Roi plus grand que sa Fortune,
Désainoit come vous une Pompe importune ;
On ne voioit jamais marcher devant son Char,
D'un Bataillon nombreux le fastueux Rempart !
Au milieu des Sujets soumis à sa Puissance,
Come il étoit sans crainte, il marchoit sans défense :
Par l'amour de son Peuple il se croioit gardé,
Ce Heros par le Ciel aux Mortels accordé.

Ce dernier Vers est fait uniquement pour le précédent, & ne dit rien de plus : On doit bannir de la Poésie come de la Prose, tout ce qui est foible ou superflu. Le même Poète n'a t'il pas donné dans une Hiperbole excessive, ou plutôt n'a-t'il pas avancé quelque chose de bien faux, lors qu'il dit en parlant des Suisses ?

Barbares dont la Guerre est l'unique Métier,
Et qui vendent leur Sang à qui veut le paier.

Come si la Politesse & les Sciences étoient inconnues en Suisse ; Mr. de *Voltaire* qui veut être Philosophe, aussi bien que Poëte ignore-t'il que la Suisse a donné des *Werenfels*, des *Bernoullis*, des *Decroufaj*, & d'autres Grands Hommes, qui ont illustré la République des Lettres. Il est vrai que l'on n'y néglige pas le Militaire : Un País qui n'a point d'autres fortifications que le courage de ses Habitans, a besoin de les exercer de bonne heure au Métier des Armes : Il vaut mieux en faire l'apprentissage chés l'Etranger que dans son propre Territoire.

Ce n'est pas assés de choisir bien son sujet, de l'exposer avec netteté & de lui donner la forme la plus convenable ; il faut encore conserver dans l'ordre de ses idées, cette heureuse gradation qui leur donne de la clarté, de la grace & de la force. J'ai trouvé dans un Discours de Mr. l'Abé *Mongin* cette juste gradation, qui caractérise l'excellent Ecrivain & le grand Orateur. Je crois que l'on me saura gré d'orner cet Essai d'un Morceau frappé par un si grand Maître.

Ici, dit-il en parlant à Mrs. de l'Académie, ici on apprend à faire plus de cas des Avantages naturels, que des Biens de la Fortune ; on se sent come rendu & rapelé à sa première Origine ; on y respire, pour ainsi parler, l'âge du premier Monde ; l'Ordre des Conditions y est

marqué, ou plutôt rétabli sur les Loix de la Nature; l'Homme, habile & célèbre, n'y est point au dessus de l'Homme puissant: Là les Talens y sont au dessus des Titres; on n'y reconoit point d'autre Noblesse que celle des sentimens, d'autre Elevation que celle de l'Ame, ni d'autre Rang que celui que donne le Mérite. Ces Noms de supériorité, de subordination, qui flatent ou qui humilient trop l'Orgueil, sont des Noms que vous ignorez ou qui vous ofensent. Rien ne distingue, rien ne relève ici l'Homme que sa propre Vertu, & si la variété des Talens y établit quelque différence, ou y souffre quelque distinction, la Modestie les confond, le Commerce les partage, & la Politesse empêche de les faire trop sentir. Peut-on faire un plus beau Tableau d'une Société littéraire? Ne faut-il pas bien de la grandeur d'Ame pour penser avec autant de dignité, & bien de l'Esprit & de la justesse, pour s'exprimer avec autant d'élégance & de précision?

Cette Citation me fait naitre une idée qu'on ne doit pas laisser échaper; c'est de ne jamais juger du prix d'un Ouvrage, par le Pais de son Auteur, ou par le Rang qu'il tient dans le Monde. Dans la République des Lettres la supériorité ne se mesure que par les Talens & par le Mérite: Je placerais sans scrupule les Ecrits du Roi JUBA & ceux de J A Q U E S I^{er}. Roi d'Angleterre

au dessous de ceux de *Pbèdre*, qui étoit Esclave, & au dessous de ceux d'*Horace* qui n'étoit que le Fils d'un simple Afranchi. Tout Auteur qui se distingue par un Mérite supérieur est noble, ou il mérite de l'être.

Il y a encore une gradation fort heureuse dans ces paroles. *Craindre la Mort est une foiblesse dans les Heureux; la souhaiter est un désespoir dans les Misérables: On doit l'attendre avec une Indifférence Philosophique, ou avec une Patience Chrétienne.* Mais il ne faut pas rechercher avec trop d'empressement ces sortes de gradations, quelques agréables qu'elles soient; il en est de cela come des Antithèses & des autres figures de Rhétorique; l'affectation à les entasser l'une sur l'autre, lasse à la fin & fatigue le Lecteur; il semble que l'on mandie son suffrage, & que l'on veuille surprendre son admiration par une parure extraordinaire: C'est le défaut dans lequel est tombé Mr. FLECHIER, & qu'on lui a justement reproché: Chaque période de ses Ouvrages est presque terminée par une Antithèse; cela dégénère en Monotonie, & donne au Stile un tour épigramatique qu'on doit éviter.

Ces défauts sont bien plus sensibles dans un Sermon que dans un Discours purement Oratoire: Ici on s'atache à plaire, & pour

plaire il faut nécessairement flater l'Oreille & l'Imagination : Là on ne doit avoir pour objet que d'instruire & de persuader ; il faut que tout se raporte à ce but unique ; les tours trop recherchés, les expressions singulières, les figures audacieuses, ou forcées, doivent être bannies de la Chaire : Elle ne souffre pas non plus ces Jeux de mots, qui à la honte de la Raison, ont plû pendant un certain tems : Ainsi un Prédicateur ne seroit certainement pas goûté aujourd'hui lorsqu'il diroit : *Le Fils de Dieu est mort ; cela est croïable, parce que cela est ridicule : Aiant été enseveli, il est ressuscité ; cela est certain, parce que cela est impossible.* L'Eloquence de la Chaire est si sévère qu'elle ne pardone pas même à des figures qui n'ont pas assés de raport à l'objet auquel on les compare : Ainsi un Orateur manquoit de justesse lorsqu'il disoit ; *Non seulement il y a des Médisans qui ne mettent point de frein à leur langue ; mais il y a encore des Pecheurs qui mettent un frein à leur Conscience, pour en étoufer les remors.* On dit bien *mettre un frein à sa Langue*, parce qu'effectivement, un Home qui auroit un frein à la Langue ne sauroit parler, mais le frein n'a aucun raport avec la Conscience ; les remors naissent dans son sein, & tous les freins du Monde ne sauroient empêcher qu'ils ne se fassent enten-

dre. Un Prédicateur qui a de la justesse assortit donc toujours ses Figures & ses Images aux Objets. Les Peintres eux mêmes qui ont du goût ne manquent jamais à cette convenance : L'un d'entr'eux, qui représentoit le sacagement d'une Ville prise d'assaut, avoit peint une Mère qui venoit de recevoir un coup d'Epée dans le sein ; un Enfant qu'elle allaitoit lui tendoit les bras ; elle le regardoit d'un Oeil mourant & lui offroit le Téton, dont il sortoit un Lait mêlé de sang : Ici tous les traits portoient ; on voïoit dans ce Tableau la tendresse d'une Mère, qui sembloit s'oublier elle même, pour ne penser qu'à son Enfant ; l'Enfant d'un autre côté inspiroit la compassion par son innocence, par les charmes de son visage, & par une certaine horreur qu'il marquoit à la vüe du Sang qui couloit du sein de sa Mère. Un autre Peintre gâta tout, en joignant à Jupiter qu'il avoit peint un foudre à la main, de Petits Amours éfrâiés du bruit du Tonnerre, & qui essaioient de le désarmer. Ce mélange a quelque chose de contradictoire & de puéril. On ne doit jamais mêler le terrible avec ce qui est simplement gracieux & délicat. RACINE a observé exactement cette Maxime dans la Tragédie qui a pour titre *Iphigénie* Les Dieux avoient ordonné le trépas de la Fille d'*Agememnon* : Elle étoit

réfolüe d'apaiser leur colere au prix de son Sang. ACHILLE qui l'aimoit & à qui elle étoit promise, l'empêche d'aller à l'Autel où son Père l'atendoit, pour y être sacrifiée. Voici les Vers que le Poète met dans la bouche d'*Achille*.

Une Juste fureur s'empare de mon Ame.
 Vous allés à l'Autel, & moi j'y cours. Madame,
 Si de Sang & de Morts le Ciel est afamé,
 Jamais de plus de sang ses Autels n'ont fumé.
 A mon Aveugle Amour tout sera légitime ;
 Le Prêtre deviendra la première Victime ;
 Le Bucher par mes mains détruit & renversé,
 Dans le Sang des Bourreaux nagera dispersé.
 Et si dans les horreurs de ce désordre extrême
 Votre Père frappé, tombe, & perit lui même,
 Alors de vos respects voiant les tristes fruits,
 Reconoissés les coups que vous aurés conduits.

Ici toutes les paroles ne servent qu'à exprimer le désespoir & la fureur dont *Achille* paroît come transporté.

Je finirai cet Essai par cette Reflexion ; c'est qu'il est beaucoup plus aisé de trouver des Savans, & même des Gens d'Esprit que des Gens de goût. Il est aussi bien plus facile d'imiter les autres. Il y a des Persones, qui avec beaucoup d'Erudition sont incapables de saisir cette Elégance, cette finesse d'Expression, ces Pensées neuves, sublimes, ou délicates, qui caractérisent un Home de goût ; Pour eux, *Roussseau*

n'est qu'un simple Versificateur, & *Racine* un Faiseur de Tragédies; Gens qui n'ont jamais sacrifié aux Graces; Esprits froids & pesans qui rampent toujours terre à terre, & qui portent par tout l'air grossier qu'ils ont respiré dans les Ecoles.

On me feroit tort cependant de penser que je méprise l'Erudition, ou que j'en ignore l'utilité; j'en respecte autant que personne l'importance & la nécessité. Je sai qu'un Homme Savant a le goût plus éclairé, plus sûr, & plus universel, parce qu'il conoit mieux qu'un autre les principes sur lequel il est établi: Il a aussi par là même moins de présomption, parce qu'il sait quelles sont les bornes de nos connoissances: Il est persuadé qu'il n'y a point d'Ouvrage excellent, qui ne puisse l'être d'avantage; & que sans cesser d'aspirer à la perfection, qui est le but où nous devons tendre, nous ne devons jamais nous flater d'y être parvenus. Les Auteurs qui se sont le plus distingués par la délicatesse & la solidité de leur goût se sont aussi le plus distingués par leur application à diverses Sciences. Il paroît qu'*Homere*, *Platon*, *Ciceron*, *Horace* & *Virgile* ne s'étoient pas bornés à la Poësie, à la Philosophie ou à la Rhétorique. Parmi les Modernes, *Milton*, l'illustre de *Thou*, *Boileau*, *Addisson*, *Bossuet*, *Fontenelle*, & plusieurs autres excellens Ecri-

vains ont fait des Etudes fort étendues. Mr. l'Abé *Massieu*, qui a composé l'admirable Préface qui est au devant des Oeuvres de Mr. *Tourreil*, & qui a fait des Remarques si fines & si judicieuses sur le Goût, étoit un Savant du premier Ordre. Ainsi dans les Réflexions précédentes, je ne me suis proposé que de faire sentir les inconvéniens & les abus d'une Erudition déplacée, sèche, fastueuse & frivole.

S'il étoit permis d'appliquer à la Morale, les Réflexions que nous venons de faire, nous dirions qu'il y a du Goût à s'aquiter fidèlement des Devoirs qui sont atachés à chaque Condition : Un Magistrat judicieux ne fera point servir les Titres ou le Pouvoir dont il est revêtu, à nourrir sa Paresse avec son Orgueil ; il emploiera son loisir à s'éclairer, & son Autorité à faire respecter les Loix, & à contribuer par ses soins au bonheur public. Le simple Particulier sera docile, plein d'Amour pour la Vérité & pour sa Patrie ; il ne fera pas consister sa Félicité dans l'aquisition des Richesses, ou dans celle d'une fausse Gloire ; mais dans la Paix, dans la soumission à la Providence, & dans la Vertu. Un honnête Home ne souhaite que le nécessaire ; la santé & l'usage de la Raison. On est heureux quand on fait s'en servir à pro-

pos & que l'on se respecte soi même La pire de nos Maladies c'est de mépriser nôtre Etre, & de nous dégrader nous mêmes par l'empire que nous laissons prendre aux Passions Nous sommes moins apelés à acquerir de vastes connoissances, qu'à nous conduire sagement dans les divers Etats de la Vie. Nous avons assés de Lumières pour conoitre par la Contemplation de la Nature, la Puissance & la Bonté de nôtre Créateur ; mais nous n'en avons pas assés pour nous enfler de nos Découvertes ou de nos Talens. Ces Talens mêmes sont extrêmement partagés. Les Sciences ont deux extrémités oposées ; l'une est en quelque manière mise sous nos yeux par l'Industrie & le Travail des Artisans ; l'autre est l'objet de la spéculation & de l'Etude des Philosophes ; mais ces deux extrémités doivent nécessairement se rapprocher pour devenir plus utiles à la Société : Le Géomètre & le Phisicien ont besoin de la Main de l'Ouvrier, pour manifester leurs Découvertes, & en faire sentir le prix : L'Ouvrier a besoin d'être conduit & dirigé par le Phisicien ou le Géomètre, pour faciliter & perfectionner son Travail. La nécessité de ces secours réciproques est bien propre à humilier nôtre Orgueil, en même tems qu'elle nous unit d'avantage aux autres Hommes.

Ainsi le Gout influe sur tout ; il nous enseigne ce que nous devons faire come Poëtes, come Orateurs, come Philosophe, & come Membres de la Societé ; il nous découvre ce que le Préjugé ou l'Erreur nous cachent, & nous conduit dans les Sentiers du beau & de l'honête. Come Poëtes nous devons être grands sans enflure, délicats sans affectation : Come Orateurs, nous devons avoir de la clarté dans les positions du sujet, de la véhémence & du pathétique quand il s'agit d'émouvoir & de toucher le Cœur. : Come Philosophes, nous devons éviter les Logomachies, les Sophismes, & tous les Raisonnemens faux ou captieux ; les Preuves doivent être énoncées d'une manière nette & précise, nous ne devons chercher que la Vérité, & n'avoir pour but que l'évidence. En un mot, la Raison doit présider dans tous nos Discours & dans toutes nos Actions ; elle nous apprendra à aimer nos Devoirs, & à les pratiquer : Elle est ainsi l'unique Règle du Gout. Sans elle il ne peut qu'être faux & defectueux.



L E T T R E

A M O N S I E U R B O U R G U E T ;
Professeur de Philosophie à NEUCHÂTEL ;
sur la Bibliothèque de GENEVE.

M O N S I E U R ;

P E R S O N N E ne juge mieux què vous, de ce qui fait l'Ornement & la Richesse d'une Bibliothèque. Vous en avés beaucoup vû, & vous les avés examinées avec soin. Vous vous êtes ataché sur tout à conoitre les Livres curieux & rares, & vous êtes au fait de tout ce qu'il y a dans ce genre de recomandable par la Singularité. Vôtre expérience là dessus vous a mis en état de donner une espèce de *Directoire* aux Bibliothécaires, où il y a beaucoup à apprendre pour eux. * Vous avez d'ailleurs, dans plus d'une occasion, marqué que vous vous intéressez à la Bibliothèque publique de nôtre Ville, & ceux qui la gouvernent ont profité plus d'une fois de vos Conseils. Il est donc naturel de vous rendre raison de quelques petits changemens qu'on y a faits depuis peu de tems, & de quelques Pièces rares qui y sont entrées:

* Journal Helvetique, Juillet 1736.

Les principaux accroissemens de nôtre Bibliothèque sont du comencement du Siècle. Elle avoit été assez négligée auparavant. Mais dès cette Epoque son fond s'est fort amélioré. En 1702. on fit un Règlement pour prêter des Livres aux jeunes Gens qui n'étoient pas en état d'en acheter. Vous sentez bien, MONSIEUR, combien cet Etablissement est utile à ceux qui étudient. Sans cette communication les Bibliothèques ne sont guère que des Arsenaux où l'on va voir des Armes de parade, mais dont peu de Gens peuvent se servir.

Dans ce même tems on fit un autre Règlement par lequel la Bibliothèque doit avoir sept Directeurs, y compris les deux Bibliothécaires. De ce nombre est le Recteur de l'Académie, un Théologien, un Avocat & un Médecin, pour donner chacun des Conseils relatifs à leur Profession, afin d'asortir également la Bibliothèque des Livres qui appartiennent aux différentes Facultés.

Vous connoissiez déjà cet arrangement, & je ne fais que vous en rafraichir la Mémoire: Mais voici ce qu'il y a de nouveau. Nôtre Magistrat vient d'augmenter de huit ou dix Persones le nombre de ces Directeurs. On a jugé que plus il y auroit de Gens qui s'intéresseroient à la Bibliothèque, & mieux elle vaudroit. On y a donc joint des

Professeurs d'Antiquité Ecclesiastique, de Philosophie, & de Belles Lettres. On y a encore ajouté un Professeur en Droit, & outre cela quelques Particuliers fort éclairés soit par la Lecture, soit par les Voïages; des Négocians aussi apliquez à cultiver leur Esprit qu'à faire fleurir leur Commerce, & enfin quelques Persones qui excellent dans les Beaux Arts. Ces nouveaux Membres sont presque tous de vôtre conoissance. Quelques uns sont même de vos intimes Amis. Je suis sûr que vous les auriez indiqués, si on vous avoit consulté sur le choix.

Vous voïez bien, MONSIEUR, qu'il n'y a qu'à gagner dans cette augmentation, car ce qu'il y a de comode c'est qu'elle n'épuise point les Finances de la République. Ceux qui acceptent ces Emplois ne se proposent que de servir le Public d'une manière tout à fait desintéressée. Les Bibliothécaires, quoi que plus assujettis que les autres Directeurs, ne coutent guère plus à l'Etat. Vous remarquez dans vôtre Lettre sur cet Office, que *les Princes lui assignent des honoraires, mais que dans bien des Républiques, ce sont quelques Curieux Ecclesiastiques qui se chargent de ce soin, plutôt par amour pour les Sciences, que pour aucune autre récompense qu'ils attendent du Magistrat.* Voilà précisément le cas des nôtres. Il est vrai qu'on leur done

un Logement atenant la Bibliothèque pour être plus à portée de lui donner leurs soins.

Voici un trait par où vous pourrez juger du zèle désintéressé de nos nouveaux Directeurs. Mr. LULLIN Professeur d'Histoire Ecclesiastique est celui sur qui l'on a jetté les yeux, pour avoir ses avis sur ce genre de Livres. Mais au lieu de quelques Conseils qu'on lui demandoit, & dont on est ordinairement fort libéral, il a débuté par de magnifiques préseus. Il a enrichi nôtre Bibliothèque de plusieurs Livres rares & curieux, qu'il a tirés de la sienne.

Le plus considérable est un très ancien Manuscrit de quelques Sermons de ST. AUGUSTIN, sur du Papier d'Egipste. Il vous est sans doute connu par la mention honorable qu'en ont faite plusieurs Savans dans ce genre de Littérature. Le P. Mabillon comença à le faire conoitre dans son beau *Traité De Re Diplomaticâ*, & il en fit même graver une page pour mettre sous les yeux du Lecteur la forme des Caractères. * Le Père de Montfaucon en fait aussi mention dans une *Dissertation sur le Papier d'Egipste*, qu'il lût dans l'Académie des Inscriptions au Mois de Février 1720. Elle a été imprimée depuis dans les *Mémoires de Littérature*. ** Après avoir décrit un précieux M.

V 2

* *De Re Diplomatica*, pag. 35. ** *Mém. de Littérature*, Tom. VI. pag. 592. Edit. de Paris.

S. des Epîtres de *St. Augustin* sur du Papier d'*Egypte*, qu'il avoit aquis pour la Bibliothèque de l'Abaye de *St. Germain des Prez*, il ajoute qu'il y en avoit un semblable, & de la même Antiquité, qui apartenoit autrefois à Mr. *Pétau*, mais il avoüe qu'il n'a jamais pu voir ce M. S. & qu'il ne sait ce qu'il est devenu.

Ce Savant Religieux ne tarda pas longtemps à satisfaire sa curiosité. Mr. *Lullin* étant à *Paris* cette même année, trouva le moyen de fouiller dans les débris de la Bibliothèque de Mr. *Pétau*, & y découvrit de précieux restes dont-il fit l'aquisition. Il comença par ce M. S. sur le Papier d'*Egypte*, & dès qu'il put en disposer, il le porta au P. de *Montfaucon*, qui l'examina à son aise. Ce fut en Avril 1720. Il pria cet Expert de donner son jugement sur l'âge du M. S. ce qu'il fit. On voit à la tête une Déclaration signée de la main de ce Religieux, par laquelle il le juge du VI. Siècle, ou pour le plus tard du commencement du VII. Le M. S. muni de cette Atestation partit incessamment pour *Genève*. Un peu de diligence n'étoit pas inutile dans cette occasion. Je crois même que vous serez surpris, come je l'ai été, qu'une Pièce aussi curieuse soit sortie de *Paris* sans oposition, & par manière de dire, la tête levée.

Depuis ce tems-là le P. *de Montfaucon* a parlé de ce M. S. dans quelques uns de ses autres Ouvrages, mais come témoin oculaire. Dans son Supplément de *l'Antiquité expliquée*, il dit, „ qu'ayant lû sa Dissertation sur le Papier „ d'*Egypte*, à une Assemblée publique de „ l'Académie, celui qui en étoit le Maître „ jugea que son M. S. étoit de grand prix, „ & qu'il le vendit fort avantageusement. (a) Il nomme ensuite le nouveau Possesseur, mais en défigurant son nom. On retrouve précisément le même narré dans *sa Bibliothèque des M. SS.* (b) Le nom du Possesseur toujours également méconnoissable

Les Auteurs de la *Bibliothèque raisonnée*, dans l'Extrait de ce dernier Ouvrage du P. *de Montfaucon*, trouvèrent que ce M. S. méritoit qu'on y insistât un peu. Mais par une petite Equivoque, fort naturelle à ceux qui sont obligez d'écrire vite & que les Libraires pressent, ces Messieurs confondirent les deux M. SS. de Papier d'*Egypte* dont parle le P. *de Montfaucon*, & n'en firent qu'un. Le pis étoit qu'après l'avoir fait acheter à Mr. *Lullin*, ils le lui faisoient revendre au Religieux Bénédictin pour la Bibliothèque de son Monastère. (c)

V 3

a Antiquité expliquée, Supplément Tom. III. p. 217.

b Bibliotheca Bibliothecarum M. SS. Tom. II. p. 1123.

c Bibliot. raisonnée. T. XXI. p. 164.

On se vit obligé d'envoyer un petit Mémoire de Genève pour rectifier ce Narré, & rétablir le nom du Possesseur, si fort altéré qu'on l'auroit demandé inutilement dans nôtre Ville. On lui rend son Nom, & les véritables sentimens contre ceux qui l'avoient travesti en Marchand de M. SS. Dans ce Mémoire on apprend au Public qu'il destinoit ce Morceau Antique à la Bibliothèque de Genève, & qu'il s'en réservoit seulement la jouissance encore quelques Années. * Ce terme a été fort abrégé, come vous voiez, & le Présent ne s'est pas fait attendre.

Il n'est pas nécessaire, *Monsieur*, de vous faire sentir tout le mérite de cet Acte de générosité. Vous savés que cet habile Professeur a lui même une belle Bibliothèque, qu'il a occasion de montrer aux Gens de Lettres qui passent dans nôtre Ville. Rien n'étoit plus naturel que de se faire honneur de ce rare M. S. après l'heureux hazard qui le lui avoit procuré, & la Some considérable qu'il lui avoit couté; mais avec les sentimens nobles qu'on lui conoit, il a jugé sans doute, que la véritable manière de s'en faire honneur étoit d'en faire présent au Public, suivant cette belle Maxime, *Qu'il n'y a rien que l'on possède plus véritablement que ce que l'on a su donner à propos.*

Je ne sai si Mr. *Lullin* vous fit voir ce

M. S. dans le petit Voïage que vous fîtes à Genève l'Été dernier. En tout cas, je vai vous en marquer encore quelques particularitez. C'est un *Folio* peu épais. Il contient quelques *Sermons de St. Augustin*; mais come il y en a peu d'entiers, on doit plutôt l'apeler des *Fragmens de Sermons de ce Père de l'Eglise*. Le 1^{er}. roule sur la *Conversion de St. Paul*, mais le comencement n'y est pas. Celui dont le P. *Mabillon*, a fait graver la 1^{re}. Page est le *Sermon de Tempore*. Il fut choisi sans doute, parce qu'on en a le commencement & qu'il y a à la tête une Ligne de Lettres Majuscules. Il débute de cette manière,

CUM DIVINAE SCRIPTURAE &c.

Malgré l'Antiquité de ce M. S. il est fort lisible, & assez bien conservé. Les Marges du Papier d'Egyp^{te} sont seulement un peu éfilées, mais sans entamer l'écriture. Ce qui a beaucoup contribué à le maintenir, c'est une précaution qu'avoient les Anciens d'entremêler quelques feuillets de Parchemin parmi le Papier d'Egyp^{te} pour le soutenir. Sans cela une matière aussi mince & aussi fragile, étant maniée fréquemment, n'auroit pas manqué de dépérir, dans un certain nombre d'Années. Dans nôtre M. S. après cinq ou six feuillets de Papier d'Egyp^{te}, on en trouve régulièrement deux de

V 4

parcemin qui lui servent de gardes & de soutien, mais où l'Écriture est continuée come sur le Papier.

Resteroit à tâcher de deviner d'où ce M. S. est venu originairement. Il auroit été à souhaiter que le P. de *Montfaucon* eut essayé d'en faire l'Histoire, come il l'a faite du semblable qu'ils ont à *St. Germain des Près* & qu'il prétend avoir appartenu autrefois à l'Eglise de *St. Just* de Narbone. A son défaut on a hazardé une Conjecture là dessus dans le Mémoire qui a été inséré dans la *Bibliothèque raisonnée*. * On le fait venir de *Fleuri sur Loire*, Ancien Monastère de Bénédictins, situé à sept ou huit lieues d'Orléans. Cette Abaie étoit fort riche en rars M. SS. Mais elle fut pillée dans les Guerres de Religion. Un Particulier d'Orléans travailla quelques années après, à ramasser les débris de cette Bibliothèque, & la meilleure partie de ce qui fut sauvé parvint en suite à *Paul Pétau*, Conseiller, au commencement du XVII. Siècle.

Cave, dans son *Histoire Littéraire*, confirme cette Conjecture. Il nous fait l'Histoire d'un M. S. à qui le Père *Morin* donnoit 900. Ans d'Antiquité, qui quelque tems après la dispersion de la Bibliothèque de *Fleuri* arrivée en 1562. parvint aussi à celle du Conseiller

* Tom. XXIV. p. 227.

Pétau. C'est le *Codex Sacramentarius* du Pape *Gélasie II.* * La conformité de fort entre ces deux M. SS. semble indiquer qu'ils ont eu la même origine.

Ce fut *Alexandre Pétau*, fils de *Paul*, qui fit relier le M. S. de Papier d'Egyp^te tel que nous l'avons présentement. Son nom paroît en Or sur le dos, & ses Armes sur le plat de la Couverture, avec sa Devise, *Non est mortale quod opto*. On prétend qu'au dernier mot il y a une petite allusion au nom de *Pétau*, suivant le mauvais gout de ce tems-là. Mais vous êtes assez équitable pour ne pas juger de son tour d'Esprit par ce jeu de mots. Son bon gout est connu du Public par sa riche Bibliothèque, qui étoit sur tout assortie de quantité de Raretés Antiques. Il étoit lui même grand Antiquaire, & a fait du bruit par ses Ecrits.

Vous sçavez que nôtre Bibliothèque publique possédoit déjà un Contrat de vente sur du Papier d'Egyp^te, mais qui n'est que d'une simple feuille volante, & par conséquent nullement comparable au M. S. qui vient d'y entrer. D'ailleurs il est en caractères *Lombars* ou *Merovingiens*, qui ne sont que pour les Initiez dans les Mistères de la Diplomatique. Je sai bien que quelques Savans prétendent que ce sont simplement des *Lettres Cursives Romaines*, mais ce dernier sen-

* *Cave, Hist. Litter. p. 399. Edit. Genevens.*

timent n'en rend pas la lecture plus facile. Le stile en est presque aussi barbare que les Caractères. Vous avez vû la mention qu'en a faite le Marquis *Massei*, dans son *Histoire Diplomatique*. * Il en a donné l'explication, mais il y a représenté plusieurs Lacunes qui ne sont point dans l'Original. Il n'y manque que deux ou trois mots de la 1^{re}. ligne. Tout le reste est entier. Ce Savant Antiquaire done à ce Contrat 1100. Ans. Il passa à Genève en 1732, & admira coment un feuillet si mince, d'une matière qui semble avoir peu de consistance; avoit pû échapper pendant tant de Siècles, à l'eau, aux rats, aux vers & à la pouriture. Il est vrai que ceux qui ont fait l'Histoire du *Papyrus*, prétendent qu'il est beaucoup plus durable qu'il ne paroît. Ils nous aprennent qu'il est moins sujet à se couper, à pourrir, & à se gâter que le Papier ordinaire. Ils nous disent, pour le prouver, qu'autrefois en Egipte, on en faisoit des habits & même des souliers. On sera moins surpris qu'on l'ait employé à ces usages, si l'on se rapelle qu'il pleut fort rarement dans ce Pais là.

Quelques autres Pièces rares de la Bibliothèque *Pétai* ont aussi versé dans la nôtre, & par le même Canal que les Sermons de St. Augustin. Je ne m'arête point à vous décrire un beau M. S. du fameux *Roman*

* *Istoria Diplomat.* p. 168.

de la Rose avec des Mignatures. Il paroît être de la date de l'Ouvrage même. Je viens à un autre M. S. plus singulier, puis qu'il n'est ni sur du Papier, ni sur du Vélin, ni sur aucune autre matière des M. SS. ordinaires. Il est sur des Planches de bois cirées, suivant un usage que l'on trouve déjà dans *Homère*. Cependant, MONSIEUR, ne vous attendez pas qu'il soit de la haute Antiquité, puis qu'il renferme la dépense journalière de *Philippe le Bel*, Roi de France. Ce sont les Comptes tout au plus de cinq ou six mois. Il est étiqueté de cette manière, *Rationarium, seu Computum Expensarum Regiæ Domus Philippi Pulchri*. Je pourrai vous en doner la Notice dans la suite, si vous le souhaitez. Mais il me semble qu'en voila assez pour cette fois, *Je suis &c.*

GENEVE ce 13. Février 1742.



NOUVELLES

LITTÉRAIRES.

NEUCHÂTEL.

ON va imprimer à Neuchâtel par souscription la Ste. BIBLE. avec les Argumens & les Réflexions de Mr. OSTERVALD, en un Volume grand Folio sur beau Papier colé, Caractères neufs St. Augustin pour le Texte & Cicero pour les Réflexions. Cette Edition se fera sous les yeux de ce Grand Théologien, qui l'enrichira d'Observations sur le Texte, & qui reverra & corrigera aussi les Argumens & les Réflexions. On ne négligera ni soins, ni dépenses pour la doner aussi exacte & aussi belle qu'il se pourra. Elle sera supérieure à celle de Hollande faite en 1724. dans laquelle il y a bien des fautes, & elle aura de grands avantages sur celle que l'on se propose d'imprimer à *Lucerne*, supposé qu'elle ait lieu, puis que Mr. *Ostervald* ne donera ses Observations & ses Corrections qu'aux Editeurs de celle de Neuchâtel, où il souhaite qu'elle s'imprime, pour la diriger & la rendre plus correcte. Le Programme paroitra incessamment & on diligentera l'Impression de l'Ouvrage, auquel on destine plusieurs Presses,

On délivre actuellement les trois premiers Tomes de l'Ouvrage dont on a doné un Précis dans le Journal de Fevrier intitulé, *Essai d'un Système nouveau concernant la Nature des Etres spirituels &c.* Le IV Tome paroitra entre ci & la fin de Juillet. Le Prix de ces 4. Volumes est L. 6 : Espèces de Genève, soit L. 10. Argent de France ou 4. Flor. d'Emp. pour ceux qui souscriront cette Année, que l'on paie en recevant présentement les trois premiers Volumes & le 4^{me}. se distribuera sans rien déboursfer, entre ci & la fin de Juillet prochain. Ceux qui prendront 10. Exemplaires auront le dixième gratis. Sur 20 Exemplaires on en donera trois; sur 30. cinq; sur 40. sept; & sur 50. dix, c'est à dire que de 10. on n'en paiera que neuf; de 20. dix sept &c. On peut souscrire à *Geneve* chez *Mrs. les Héritiers Cramer & Frères Philibert* à *Bâle* chez *Mr. Jean Christ*; à *Francfort*, chez *Mrs. André & Hort*; & à *Nefchâtel* chez les Editeurs du *Journal Helvetique*.

B A L E.

MR. *Imbooff*, se croit obligé, à l'ocasion d'une Lettre concernant son Edition de la petite Bible Françoisé in 8^{vo}. dont on a doné l'Extrait dans le Journal Helvétique de Janvier passé, d'avertir le Public, qu'il s'engage de nouveau de remplir ponctuellement toutes les Conditions de son Programme, & notamment d'imprimer cette Bible d'une façon correcte & sur beau P. colé, en sorte que les Souscr. auront lieu d'être satisfaits de cet Ouvrage.



EXPLICATION

DU

LOGOGRIPE

de FEVRIER 1742.

SUS donc réveillez, vous, (a) Melpomene ma Mie,
Voici un Logogriphe, operez je vous prie.

Faites la Révérence, aux Doctes Éditeurs,
Du Mercure Helvétique: A présent parlez leurs.

MARIAGE est le mot de votre Logogriphe,
D'où derivent les Noms, que je tiens dans ma Grise.

MARI est le premier, AGE le suit de près,

L'Isle de RE, MI, RE, y sont bientôt après,
Avec MA, ME, AIR, MAI, ce beau Mois de l'Année:
MIE vient à la suite, & se voit séparée,

De son rare Trésor, qui est un bon AMI,

Par l'Isle de Postou, & Ville, qu'on a mi

Pour exercer l'Esprit, de quelque Géographe,

A qui je done Gloire, en signant mon Paraphé.

IRE, n'en ai pourtant; Mais bien de l'Amas d'Eau,

Qui m'arrête en Chemin, ne pouvant mettre à Flot.

N'importe, poursuivons. De Mercure la Mère

Fut nous dit on MAIA, Jupiter en fut Père.

Ce qui dans tous les Chants, sert a former l'Acord,

Est pour uu Musicien, il est de son Ressort.

AIRE auprès de Bapaume, est d'Artois une Ville,

Pour celle de Champagne, on la laisse à [b] de l'Isle.

Mais l'AIRE est nécessaire, à préparer le Grain

Dont la bone Recolte, épargne du chagrin.

Le Repos d'Escalier, est un mot qui s'aprête

Je le nommerois bien, si j'étois Architecte;

(a) Une des Neuf Muses, a laquelle on attribue l'invention de chanter & de parler en Vers.

[b] Le Fameux Geographe.

De même Nid d'Autours. Ah! je vois St. REMI,]
 Bon! Nous ne dirons pas, tous les Mots à demi,
 Car voici encor GEAI, si connu dans la Fable.
 Mais ce Poisson de Mer, est bien désagréable,
 Je ne le conois pas; Jamais RAME à la Main,
 Sur Mer je n'ai tenu; laissons le pour demain.
 Honneur, Salut, & Joie, à Monsieur le beau MAGE.
 Mais pourquoi suit après, Ce vilain mot de RAGE,
 Pour A G R A encor bon, il n'en étoit pas loin,
 On l'en feroit Bourgeois, même en cas de besoin.
 Laissons AGIR encor, ma petite Caboche,
 Sans secours de MAGIE, on sonera la Cloche,
 Pour signe de Retraite, il en est bien tôt Tems;
 Nous avons caqueté, je crois assez longtems.
 Bon-Soir, Monsieur le MAIRE à vous vient la Voiture
 Vous précédés ici, parfaite Creature,
 Apprenez nous qui c'est, si vous la conoissez,
 Un mot est peu de chose, & le dirés assez;
 J'en ai dit vingt-quatre, à quoi nous joindrons AIGRE
 Et l'Ennemi Crûel, que l'on appelle MAIGRE,
 Du Carême prenant. Tout bien compté vingt-six,
 Sans bouger de la Chaite, où je me trouve assis.
 Et si de méditer, une Chose inutile,
 J'avois bien le loisir; j'en dirois plus de mille.
 Voilà assez de tems perdu pour aujourd'hui
 Ce que je n'ai pas dit, je le laisse à autrui,
 Acheve qui voudra. Pour moi je me retire
 Sans trop m'embarasser, de ce qu'on en peut dire.

BRENETS ce 30. Mars 1742.



T A B L E:

<i>L</i> ettre sur le Culte des Dieux d'Egyp ^t e à Rome.	203
<i>E</i> ssai de Critique de la Nouvelle Version du N. T. de Geneve.	225
<i>D</i> iscours sur les Plaisirs.	257
<i>S</i> uite des Réflexions Philosophiques sur le Goût.	271
<i>L</i> ettre sur la Bibliothèque de Geneve.	288
<i>N</i> ouv. Edition de la Bible avec des Réflexions de M. Osterwald & ses Corrections au Texte.	300
<i>E</i> ssai d'un nouveau Systeme de Métaphisiquè.	301
<i>A</i> vis sur l' Edition de la petite Bible in 8 ^{vo} . de Bâle.	301
<i>E</i> xplication du Logogriphe de Février.	302

À V I S,

CEux qui auront des Mercurés Suisses de 1733. 1734. & 1735. dont ils voudront se défaire, sont priés d'en avertir les Editeurs.

E R R A T A de Février.

- P. 162. L. 20. Extorsions avérées, lisés, Extorsions de Veres.
- P. 166. L. 8. Une Erudition barbare, & à déplacé, lisés, une Erudition barbare & déplatée.





T A B L E

L ettre sur le Culte des Dieux d'Egyp ^t e à Rome.	203
Essai de Critique de la Nouvelle Version du N. T. de Genève.	225
Discours sur les Plaisirs.	257
Suite des Réflexions Philosophiques sur le Goût.	271
Lettre sur la Bibliothèque de Genève.	288
Nouv. Edition de la Bible avec des Réflexions de M. Ostervald & ses Corrections au Texte.	300
Essai d'un nouveau Système de Métaphysique.	301
Avis sur l' Edition de la petite Bible in 8 ^{vo} . de Bâle.	301
Explication du Logogriphe de Février;	302

A V I S,

CEUX qui auront des Mercur^es Suiss^es de 1733. 1734. & 1735. dont ils voudront se défaire, sont priés d'en avertir les Editeurs.

ERRATA de Février.

- P. 162. L. 20. Extorsions avérées, lisés, Extorsions de Veres.
P. 166. L. 8. Une Erudition barbare, & à déplaté, lisés, une Erudition barbare & déplatée.